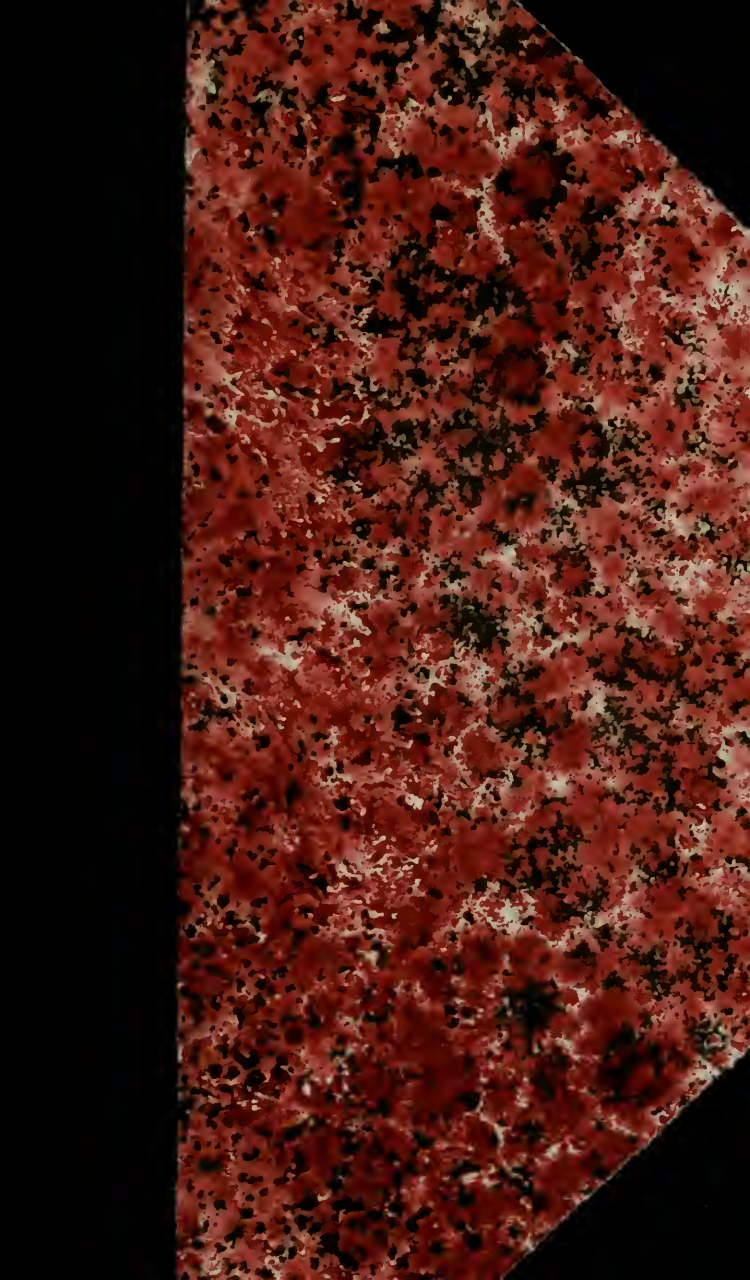


L'ETRANGER

OU

LA FAMILLE LLEWELLYN.

Mlle Lolotte D . Mariage Sc

" Allons ! allons ! Défaites vous de cette gaucherie de province ! "

L'ETRANGER

OU

LA FAMILLE LLEWELLYN,

Traduit de l'Anglais de M***.

TOME II.

PARIS,

Chez DUROSIERS, Libraire, rue Baillif, nº. 5, près la place des Victoires.

AN X = 1802.

L'ÉTRANGER

OU LA

FAMILLE LLEWELLYN.

CHAPITRE XXVI.

L'OBJET d'Emilie, dans cette promenade, n'était pas la vue des collines et des vallées, des bois et des cabanes; mais celle de sa rivale supposée. Elle fut cependant trompée dans son attente; aucune femme, répondant à la description de Judith, ne se présenta à ses yeux. Elle s'en retournait après une ennuyeuse recherche, quand une petite fille, qui était assise sur le dégré d'un escalier qui menait à une petite chaumière basse,

implora leur générosité lorsqu'elles passèrent ; son air pensif et abattu, et les larmes qui mouillaient ses joues pâles, attirèrent l'attention d'Emilie, et elle s'informa de la cause de sa douleur.

— Maman est très-malade, et mon père travaille beaucoup, mais ne peut gagner d'argent.

Emilie n'avait jamais manqué l'occasion de faire une bonne action ; c'était une des premières leçons de M. Mildmay à sa jeune amie, que le monde entier avait droit à ses soins, sans aucune exception de différence d'âge, de secte, de rang, de couleur, de pays. Elle obtint de miss Fortescue, qui, en articulant quelques paroles de mécontentement, ordonna à un domestique de ne pas s'éloigner de ce lieu avec les chevaux, d'aller

voir cette femme, et elles s'acheminèrent vers la maison. Hélas ! elle ne contenait rien d'attrayant, et miss Fortescue eut à peine passé le seuil, qu'elle s'en retourna avec des symptômes de dégoût et d'horreur.

La malheureuse victime de la maladie était étendue sur le plancher, sur une misérable paillasse. Tout ce qui l'entourait annonçait l'indigence et le besoin. Elle se rétablissait, quoique lentement, d'une maladie dangereuse ; mais elle était entièrement incapable de veiller aux soins de sa famille. La chambre étant sombre et renfermée, Emilie proposa d'y renouveler l'air en ouvrant une fenêtre, composée de petits panneaux, dont la moitié était cassée et remplacée par de la paille.

— Mais du papier ou même des lambeaux ne vaudraient-ils pas mieux que de la paille ?

— Hélas ! madame, pour des gens qui n'ont pas le moyen d'acheter du neuf, les vieilleries sont précieuses. Un vêtement devenu en morceaux sur un enfant en fait un nouveau pour un autre, et ainsi de suite pour les douze. J'ai manqué de haillons, mais jamais de moyens de les employer. M. Gultrap ! Dieu lui pardonne ! mais il est bien dur, madame, il ne pense apparemment jamais à mourir, car il ne serait pas si cruel.

— M.-Gultrap ? qu'a-t-il donc fait ?

— Ah ! madame, vous êtes heureuse.

Emilie soupira !

— Il ne nous sert à rien à nous

autres pauvres gens de nous plaindre ; nous devons attendre patiemment jusqu'à ce que Dieu nous rappelle vers lui. J'ai prié Dieu bien des fois dans ce lit de m'accorder la grace de lui pardonner, afin que je puisse mourir en paix..... et je crois que je le pourrais.

— Ma bonne femme, vivez plutôt pour vos enfans. Mais, M. Gultrap s'est donc mal conduit envers vous ?

— Tout le printems et l'été, mon mari précédait le lever du soleil pour aller travailler aux murs de son jardin, et ne quittait l'ouvrage qu'après son coucher, dans l'espoir d'être payé à la tâche, et cela sûrement nous aurait fait un sort heureux ; mais quand mon pauvre mari porta son mémoire, il fut appelé fripon, et forcé de pren-

dre le paiement ordinaire des journées. Nous avions acheté différentes choses, comptant bien sur l'argent de ce grand ouvrage; nous rendîmes ce que nous pûmes ; nous ne voulions pas garder ce que nous n'avions plus le moyen de payer ;..... mais ce qui est pis que cela, je crains que mon mari ne ruine sa santé par un travail forcé, et alors, ô Dieu ! que deviendrons-nous ?

Ici elle s'abandonna quelques instans à sa douleur, et poursuivit.

— Nous avons l'intention de mettre l'aîné de nos garçons en apprentissage, mais personne ne veut le prendre sans argent ou sans habits ; et le pauvre garçon n'est pas en état de résister au travail de son père.

Tandis qu'Emilie écoutait cet affligeant détail, et sympathisait avec celle qui parlait, leur attention fut attirée vers l'autre bout de la cabane par un bruit que faisaient les enfans. Il alarma la mére, et Emilie y courut pour s'informer de ce qui pouvait le causer. Il était occasionné par une dispute entre les deux plus grands garçons, l'un insistant sur ce que l'autre donnât à sa sœur, qui était malade, un morceau de sa croûte, l'autre prétendait qu'elle était trop dure pour elle, et qu'il y avait du pain plus tendre sur la planche; mais, ajouta-t-il, dans le moment où Emilie arrivait : « quoique vous ne me la feriez pas donner, cependant, si ma sœur peut la manger, je la lui donne toute ». En disant ces mots, il mit le morceau dans sa main, et

prenant de sa poche deux morceaux de craie qu'il avait rendu aussi durs que du marbre, les frappa l'un contre l'autre avec une dextérité et un calme étonnants. Emilie fut enchantée de ce qu'elle voyait ; et vidant sa bourse, réserva une petite somme pour la mère, et partagea le reste entre les deux garçons.

— Tenez mon petit héros, prenez ceci pour avoir disputé pour votre sœur ; et vous, mon petit philosophe, vous méritez dix fois plus encore pour avoir donné votre croûte si volontiers.

Si nous étions du nombre de ceux, dont le commerce consiste à fair eun ouvrage, et un ouvrage en beaucoup de volumes, nous pourrions partir de cette petite aventure pour prouver par une longue dis-

sertation, que l'ame (aussi bien que le corps) de l'enfant du plus pauvre mendiant est formée de la même pâte que celle de l'héritier d'un duché pairie, et est douée originairement des mêmes sensations. Mais nous craignons que cette découverte n'ait été déjà faite par beauconp de personnes; tandis qu'à juger par leur conduite, d'autres, malgré ce que nous dirions, fermeraient leurs oreilles à la voix de la conviction.

Emilie ayant fait son petit présent à la bonne femme, et l'ayant encouragée à se fier à la sagesse de la providence, joignit l'impatiente miss Fortescue, qui interrompit le détail qu'elle lui fit de la peine qu'elle avait éprouvée, pour ridiculiser ce qu'elle appelait ses in-

quiétudes romanesques pour la vie des gens du commun.

— Vous m'avez donné un antidote contre l'envie d'aller promener à cheval avec vous ; des chaumières, des chambres de malades, et de sales paysans ne sont, je vous assure, aucunement de mon goût. Je me serais, je crois, trouvé mal d'ennui, si je n'avais pas eu mon cheval, mon joli petit compagnon (lui frappant sur le col), pour faire la conversation et m'amuser.

— N'y a-t-il donc aucun plaisir, madame, à soulager l'infortune ?

— A soulager le malheur ! je n'ai pas la patience d'écouter des idées aussi romanesques. Supposez-vous que de semblables espèces souffrent comme nous ? ils n'ont pas de sensibilité ; ils ne peuvent

pas sentir ; ils sont portés à leurs devoirs par leur instinct et la force de leurs corps, qui suffisent pour leurs besoins ordinaires ; quant à leurs besoins extraordinaires, leurs paroisses y suppléent ; d'ailleurs, moins ils reçoivent dans ce monde, plus ils attendent dans l'autre.

— Eh bien ! si leur attente était fondée, comme je l'imagine, la règle contraire, quant aux biens, aurait lieu à notre égard ? — Oh ! je laisse cela à nos théologiens... je ne m'en inquiète pas ; tout ce que je sais là-dessus, c'est que nous sommes exposés à des besoins et à des malheurs, dont les pauvres n'ont pas même l'idée.

— J'accorde cela, mais vous devez avouer en retour, que ces besoins et ces malheurs ne sont pas nécessairement destructeurs du

bonheur; ce ne sont pas des besoins naturels, mais artificiels; c'est pourquoi, malgré toute la délicatesse de nos sentimens, de notre sensibilité, comme vous l'appelez, nous sommes moins dignes de compassion. Je ne pourrai, en outre, jamais me persuader qu'ils agissent par instinct..... Ils ont de la raison et de la conscience; ils ont des espérances et des craintes; ils ont des plaisirs et des peines aussi bien que nous. Oui! la femme que nous venons de quitter, déplorait les contrariétés qu'elle éprouvait, sa maladie, et son extrême pauvreté avec autant de vivacité que je le ferais, si on me brûlait une robe neuve, et que vous le feriez si vous perdiez votre cheval, et à dire vrai, elle se conduit avec beaucoup de charité envers l'auteur de son malheur.

— Il est fort indifférent comment des êtres si peu importans se conduisent ;..... où il n'y a pas d'âme, il ne peut y avoir de ressentiment, et où il n'y a pas une vive sensibilité, il ne peut y avoir d'âme.

Tout en tirant ces conséquences miss Fortescue monta sur son cheval en triomphe Emilie aurait renoué la conversation ; mais l'autre, ennuyée de ce sujet, et craignant les raisonnemens de son adversaire, mit son cheval au grand trot, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut atteint l'extrémité de la plaine.

CHAPITRE XXVII.

Quoique le principal but d'Emilie fût manqué, elle retira, de cette promenade, la satisfaction qui suit toujours une action humaine et généreuse. A table, elle raconta les malheurs de la pauvre femme, mais le détail n'en parut pas faire une grande impression sur ses auditeurs. Gultrap se joignit à mis Fortescue, pour condamner la ruse, la criaillerie, la bêtise et l'extravagance des pauvres. Sir Harry Simpkins fit écho avec eux, tandis que le savant Thésis comparait la pauvreté à la boîte de Pandore ; elle contenait tous les maux. Marmaduke ouvrit la bouche pour observer que, s'il en était ainsi, les ri-

ches devaient s'unir pour chasser une telle peste de la surface de la terre, et lady Janetta se contenta de gémir sur les malheurs de ses semblables.

Emilie se consola en pensant à la manière différente avec laquelle on écouterait cette histoire le lendemain; elle devait retourner chez ceux qui se croyaient aussi honorés d'être les confidens du pauvre, que quelques puissans ministres le sont, lorsque leur monarque daigne leur dire qu'il a besoin de quelques millions, et qu'il leur laisse le soin de les lui procurer. Des exemples sans nombre de la charité des Mildmay, se présentèrent à sa mémoire; il y en avait un tout récent. — « Point d'apologies, mon ami, pour ce qu'il vous plaît d'appeler votre longue histoire; en me racontant vos infor-

tunes, vous avez pensé que je les adoucirais, vous m'avez fait honneur par cette supposition; d'ailleurs vous ne m'êtes pas si redevable que vous vous l'imaginez; ce n'est pas M. T..... que j'asiste, mais c'est l'industrie opprimée par la maladie, et la vertu par le besoin, et elles ont des droits sur moi que je ne dois pas dédaigner ».

Telles étaient les paroles qu'elle avait entendu sortir des lèvres de son estimable ami, lorsqu'il accompagnait un jour jusqu'à sa porte une personne que sa libéralité avait remise à l'aise, et une telle conduite aurait suffi pour gagner son amour et sa vénération. Mais quand elle considérait les circonstances qui lui étaient particulières, quand elle pensait à cet état d'ignorance et de besoin, dont les Mildmays

l'avaient tirée, le cœur de la pauvre orpheline se dilatait de reconnaissance, et elle regardait avec plaisir le moment où elle quitterait le groupe insensible qui l'environnait, pour revoir, après une courte absence, ses bienfaiteurs. Quand ses yeux, à la vérité, regardaient Marmaduke, qui était assis vis-à-vis d'elle, pensif et abattu, cette joie était troublée pour un moment; mais Marmaduke n'était plus ce Marmaduke qui avait surpris son affection, dont la conversation gaie avait charmé ses heures, tandis que ses manières franches et simples avaient gagné son cœur. Non! il y avait une réserve et un air sombre dans le Marmaduke qui était devant elle, qu'elle pensait ne savoir que trop bien à quoi attribuer. « Hélas! il est changé, mais la vérité est

immuable, et la sincérité ne souffre pas de déguisemens ».

Ces réflexions la réconcilièrent à l'idée de quitter la maison où Marmaduke était, et le lendemain il la vit partir avec un air gai et content, sans avoir eu aucune explication sur ce changement de conduite envers lui, qu'il avait remarqué depuis quelque tems. Malgré sa philosophie et les raisons qui l'avaient forcé d'avouer la convenance d'une telle conduite, et même de tâcher de l'adopter, la froideur avec laquelle Emilie l'avait traité depuis quelque tems, et cette réserve à laquelle il attribuait l'ignorance dans laquelle elle l'avait laissé de son départ, jusqu'au dernier moment, lui semblaient peu généreuses, cruelles et insultantes. Mais, tandis que son cœur se plaignait et

s'abandonnait à son ressentiment dans tous ces nombreux transports si communs à un amant irrité, il n'oubliait pas de reconnaître qu'il était possible qu'Emilie eût agi d'après des motifs parfaitement justes et honorables. Bien plus, quand il eut un peu refléchi sur la convenance de sa conduite, il fut forcé d'avouer qu'il n'avait rien à lui reprocher. Il résolut donc de se délivrer du tourment insupportable des soupçons, en se jetant à ses pieds, et sollicitant une explication d'une conduite si différente de sa candeur et de sa franchise naturelles. Emilie n'était partie que depuis peu d'heures, lorsqu'il s'achemina vers l'habitation des Mildmays. Mais ici la réflexion réprima de nouveau son impatience. «Le jour du retour d'Emilie, est consacré

à la joie domestique, et un étranger n'a pas le droit de la troubler!» D'ailleurs, y aller si immédiatement après elle, se serait attirer sur lui les soupçons de la famille, et exposer Emilie aux soupçons des domestiques. Qu'Emilie elle-même penserait-elle de cet empressement à se justifier de quelque crime qu'elle pût le croire coupable, et à regagner son estime? N'était-ce pas incompatible avec ces résolutions que la prudence lui avait suggérées, et qui regardaient le bonheur de tous deux? Oui, Emilie lui avait appris qu'il était possible d'oublier leur penchant; et hélas! n'était-il pas nécessaire de suivre son exemple?

Notre héros, cedant enfin à la force de ces suggestions, résolut de laisser au tems à éclaircir ce qu'il

pouvait y avoir de mystérieux dans la conduite d'Emilie, et de réprimer ces mouvemens ambitieux qui lui avaient fait jusqu'alors oublier sa situation et son manque de fortune, tandis qu'il n'aspirait qu'à la seule possession de son cœur. Cependant, au milieu de ses propres malheurs, il n'oublia pas ceux de la femme, dont Emilie avait rapporté la situation. Il se détermina à la voir et à la soulager. L'argent qu'Emilie lui avait donné avait été si bien employé, qu'il fut inutile à la pauvre malheureuse de détailler les divers soulagemens qu'il lui avait procurés, et l'effet prompt qu'ils avaient produit sur sa santé. La différence entre le récit d'Emilie, et l'état dans lequel elle se trouvait maintenant, rendaient le changement visible. Mais notre hé-

ros n'était pas de ceux qui se contentent d'admirer les bonnes actions des autres, sans tâcher de les imiter. La pauvre femme elle-même nous informera, quand il en sera tems, de ce qu'il fit. Nous devons maintenant donner toute notre attention aux malheurs qui l'enveloppèrent.

CHAPITRE XXVIII.

Du moment où Simpkins avait surpris Marmaduke et Emilie, la jalousie était entrée dans son cœur. Il était véritablement incapable d'une passion pure et durable, et s'il n'eût pas senti si souvent la préférence qu'Emilie accordait en toute occasion à son rival, il aurait probablement abandonné une entreprise si difficile, et se serait contenté de celles qui pouvaient lui réussir, par le seul secours de sa richesse, de ses sermens et de ses cajoleries. Mais son orgueil était piqué, et il était déterminé à se venger d'Emilie et de se délivrer de l'odieuse présence d'une personne qui lui faisait sentir à chaque instant son infériorité. Excité par les

furies de l'envie et de la jalousie, il représentait journellement à Gultrap l'impertinence du précepteur de son fils, et se plaignait hautement de son manque d'amitié, en souffrant ainsi qu'il fût rivalisé par une personne sous sa dépendance. Gultrap avait souvent répondu à ces remontrances, en le priant de se rappeler de sa propre importance, et de l'insignifiance de son adversaire, si toutefois il l'était; car il était plutôt porté à croire que miss Rigthley (car les femmes sont si trompeuses), ne feignait de prendre garde à M. Marmaduke, qu'afin de le rendre plus assidu dans les soins qu'il lui rendait. Qu'est-ce qu'une personne du rang et de la fortune de sir Harry pouvait craindre de l'opposition d'un tel homme,

quand

quand même sa vanité le porterait à mal interpréter cette conduite.... S'il supposait que toute la faveur d'Emilie provenait du sentiment de son mérite, et du désir de le récompenser. S'il s'oubliait lui-même, il n'en serait pas de même d'Emilie; elle agissait ou par le premier motif, ou par cette politesse qui exige que nous donnions plus d'attention à ceux de notre société, qui sont tout-à-fait nos inférieurs, afin de les encourager à se conduire eux-mêmes devant nous, avec cette aisance qui leur sied davantage.

Ces argumens et beaucoup d'autres, que Gultrap avançait, étaient inutiles. Simpkins insistait sur ce qu'il renvoyât sur-le-champ Marmaduke, sinon qu'il cesserait tout commerce avec une famille qui

pouvait le voir insulter tous les jours avec indifférence. Les conseils et l'opinion de M. Gultrap n'avaient pas été jusqu'alors de peu de poids; et il eut même maintenant assez d'influence pour obtenir du jeune baronnet qu'il lui accordât une semaine pour observer la conduite du délinquant, et prendre un parti en conséquence. Il ne doutait pas que pendant cet intervalle, il ne pût trouver quelques moyens d'empêcher un éloignement qui serait si préjudiciable aux progrès de son fils, et conséquemment à son propre intérêt, point sur lequel il ne se relâchait jamais. Mais tandis qu'il méditait sur les progrès que faisait maintenant Auguste, et sur l'usage qu'il serait probablement forcé de faire de ses talens pour subvenir à son entre-

tien, la découverte des inclinations amoureuses de miss Fortescue, le détermina à se défaire de l'objet de ses affections. Comme il gagnait journellement à sir Harry Simpkins de bonnes sommes au billard et aux dés, il désirait depuis longtems voir la fortune de cette dame entre ses mains, sachant bien qu'alors il lui en reviendrait une bonne part; mais le penchant de ce dernier pour miss Rigthley ne lui ayant laissé que de faibles espérances de succès, il s'était déterminé à se l'assurer à lui-même avec sa richesse. Il avait examiné avec soin ses goûts et son caractère; il savait que c'était une femme à intrigue, et il se réjouissait de voir qu'elle ne faisait aucun cas de cette religion qui nous enseigne à subjuger nos passions,

et exige la pureté de cœur et d'esprit. Ces découvertes ne lui auraient cependant pas été suffisantes, s'il n'eût pas été convaincu en même-tems de sa vive amitié pour lui, c'est-à-dire, de son admiration pour ses charmes personnels, si souvent marqués dans ses discours, et de sa passion pour Bellville-Hall, quoiqu'elle haît les enfans, et ne fit pas grand cas des manières insipides et des principes rigides de sa parente lady Janetta. Là-dessus étaient fondés ces plans qu'il prenait la résolution d'exécuter lorsque les faibles secours, qui soutenaient une fortune chancelante, manqueraient et les rendraient absolument nécessaires. Son esprit, plus pénétrant que celui de sa femme, et qui était continuellement occupé à cette étude, décou-

vrit beaucoup de défauts et de désirs irréguliers dans miss Fortescue, qui échappèrent à la seconde ; son inclination pour Marmaduke ne lui échappa pas, et il ne sentait que trop la nécessité de la mettre dans l'impuissance de l'encourager par ses avances. Cette précaution, comme nous l'avons vu, aurait été trop tardive, si notre héros n'eût pas résisté aux puissantes tentations, que cette dame employa pour l'engager à oublier son Emilie.

Gultrap n'eut pas plutôt formé ces résolutions, qu'il s'adressa ainsi à sir Harry :

— Mon cher Harry, il n'y a pas moyen de vous rien refuser. Depuis que vous m'avez fait connaître vos désirs, mille raisons se sont continuellement présentées à mon

esprit pour m'empêcher de me débarrasser de ce jeune homme ; mais malgré tout cela, notre amitié, mon cher, l'a emporté. J'abandonne tous ces faibles avantages pour votre satisfaction, qui m'importe plus que toute autre chose. Oui, mon cher sir Harry (l'embrassant), il sortira sur-le-champ. Je n'ai plus qu'à vous prier de me pardonner d'avoir ainsi hésité. J'espérais de ce garçon plus qu'il ne le méritait ; je suis maintenant convaincu que c'est un vrai réprouvé.

La joie de Simpkins fut diminuée par cette dernière observation ; et agité de rage et de crainte, il demanda quelles découvertes effrayantes avaient conduit son ami à changer d'opinion.

Gultrap protesta qu'il n'avait pas fait de découvertes, mais que

l'ayant examiné plus attentivement, il était convaincu qu'il avait un regard si dangereux et un sourire si fripon, qu'il devait être impossible de lui résister; qu'au reste il ne pouvait l'accuser de tentations ultérieures sur l'affection d'Emilie.

Simpkins (esclave de ses passions) s'abandonna alors aux transports les plus vifs et les plus extravagans. — Il est nécessaire, dit-il, de le réconcilier avec un départ si soudain et si inattendu; et comme il serait peut-être dangereux, mon cher ami, de laisser Auguste sans précepteur, je vous supplie de me laisser le soin de satisfaire Marmaduke pour la courte durée de ses exercices.

Gultrap s'opposa vivement à cette proposition, quoique dans le fait

rien ne fût moins dans ses intentions que de la refuser. Ce ne fut donc qu'après la déclaration la plus positive de la justice et de la convenance de la part de Simpkins, et une déclaration aussi positive du côté de Gultrap, qu'il ne faisait que s'abandonner à son caprice, que le couple généreux et désintéressé fut d'accord; et Marmaduke fut appelé pour recevoir, sans autre préambule, son congé final.

Marmaduke revenait justement d'une promenade solitaire, quand il reçut cette invitation. Il se rendit aussitôt dans la bibliothéque de M. Gultrap. Simpkins était encore avec lui. Il l'avait prié de se retirer, mais il s'était promis trop de plaisir de la confusion de notre héros, et avait résolu *de voir partir le*

gaillard. Gultrap reçut Marmaduke avec toute la dignité que l'occasion semblait exiger. Il l'informa qu'il n'avait plus besoin de ses services ; mais qu'en lui donnant la permission de le quitter, quand il le jugerait à propos, il était prêt à lui payer ce qui lui était dû.

Avant que notre héros eût remercié son patron pour la permission qu'il lui donnait de le quitter, et plus encore pour sa gracieuse promesse de lui payer ce qui lui était dû, sir Harry l'interrompit.

— Il est, observa-t-il avec un sourire amère, très-désagréable de quitter une semblable famille, vos occupations partout ailleurs ne seront peut-être pas aussi agréables ; mais quant à l'argent, vous n'êtes pas à plaindre, vous serez payé l'année entière, et vous aurez

la liberté d'employer vos talens et votre tems ailleurs. Il y a mille moyens de gagner sa vie ; mais je vous conseille de n'être pas trop délicat sur le choix.

A cela notre héros répliqua : — que quand il trouverait sa situation assez désespérée pour qu'il lui fût indifférent de suivre les avis des autres, il pourrait adopter celui de sir Harry Simpkins ; mais que jusques-là il pouvait s'éviter la peine de le conseiller. Que quant au paiement de l'année entière, il n'avait aucun droit d'y prétendre, et ne recevrait assurément pas davantage que ce qui lui revenait pour le tems qu'il avait donné ses soins.

Comme Marmaduke prononça ces mots d'un ton ferme et résolu, les deux autres le pressèrent da-

vantage, mais en vain, de recevoir toute la somme; notre héros insista seulement sur un point, qui était de bien plus grande importance pour lui; sur l'attestation de la convenance de sa conduite pendant son séjour à Belville-Hall, pour la satisfaction de son père et de son précepteur, qui seraient surpris de la précipitation de son départ.

Marmaduke ayant reçu ce témoignage par écrit, adressé à son précepteur, et une lettre à une personne de Londres qui devait lui payer son traitement, sortit de la bibliothéque pour aller dans son appartement, où, avec l'assistance de l'honnête Pierre, il empaqueta ses habillemens et attendit l'arrivée d'un cabriolet du village voisin. En même tems le bruit de son départ

se répandit dans toute la maison. Les domestiques avaient, dans chaque occasion, éprouvé sa bonté et son affabilité, et se lamentaient ouvertement sur son prochain départ.

« Qu'il s'en aille, puisqu'il le veut, mais il ne laissera pas ici son pareil ». Tels étaient les termes dont ils se servirent quand Pierre leur communiqua cette fâcheuse nouvelle. Quant à Marmaduke lui-même, l'indignation qu'il ressentit du traitement qu'il éprouvait occupa son esprit pendant quelques minutes; mais quand il réfléchit qu'il se préparait à quitter pour toujours le voisinage de la demeure d'Emilie..... Emilie, que quoiqu'il ne pût jamais espérer de la posséder, il ne pouvait cesser d'aimer, quand il considéra la contrariété qu'éprouveraient ses parens à la

perte d'une place qu'il leur avait représenté comme remplie d'avantages, et quand il réfléchissait de nouveau que ces malheurs étaient probablement dus aux menées de ses ennemis, au ressentiment de miss Fortescue, et à l'envie de sir Harry, il avait besoin de tout son courage pour cacher à Pierre le trouble et l'inquiétude de son ame. Le caractère de Pierre était, il est vrai, favorable à cette résolution; étant possédé lui-même de la fureur de parler et de moraliser, il donnait moins d'attention aux sentimens et aux expressions des autres.

— Nous sommes tous fâchés que vous vous en alliez; et en vérité qui aurait pu s'y attendre? Mais cet étrange monde n'est rempli que de choses miraculeuses; et comme

j'avais coutume de le copier, quand j'étais enfant..... rien n'est certain dans ce monde incertain ». Je recevais alors ce principe avec confiance ; mais l'expérience m'en a fait connaître la vérité. J'ai vu des choses étranges dans mon tems, je puis vous en assurer.

— Je n'en doute pas, répliqua Marmaduke, s'efforçant de sourire..... Je ne doute pas que vous ayez vu des choses étranges, et je dirais presque dans lesquelles vous avez eu une part active.

— Quant à cela, monsieur, vous avez bien raison, et je pourrais vous dire une quantité de choses singulières ; mais vous n'êtes pas maintenant en état de les entendre. Je ne regarde jamais votre figure sans me rappeler de la première chose singulière qui m'arriva

dans ma vie. J'étais alors très-jeune, quand M. Antoine Marmaduke et moi quittâmes ensemble notre pays. Par Saint-Patrick, il était tout votre portrait, et j'ai toujours eu l'idée que vous êtes un de ses parens; si cela était, je puis vous assurer que le sang qui coule dans vos veines est plus noble que celui d'aucun de nos grands personnages d'ici. Je sais bien comment ils s'y trouvent..... Oui, oui, j'étais présent lorsque Belville-Hall fut gagné par les dés,.... Hai! hai! la lumière vient, tout s'éclaircit, dis-je.

— Mais que voulez-vous dire de M. Antoine Marmaduke?

— Comme je disais, il était absolument votre image et portait le même nom que vous, aussi vrai que vous me voyez maintenant devant vous;

quand une nuit, je ne l'oublierai jamais, il frappa à la porte de la maison du jardinier de sir Reginal Marmaduke, (où j'étais garçon jardinier sous M. O'neal) et nous pria de le laisser entrer. Il était environ minuit, la nuit était sombre et orageuse. M. O'neal était fou de M. Antoine, et lorsqu'ils eurent parlé longtems ensemble, on m'ordonna de nouveau de venir; M. O'neal me donna de l'argent, et me demanda si j'avais envie de voir le monde? J'avais beaucoup entendu parler de l'Angleterre, et lui dis que je l'aimais par-dessus tout, même mieux que de travailler sous lui dans le jardin. « Bien, dit-il, si vous vous lassez jamais de voyager, et que vous changiez de goût, je vous promets de vous employer, mais il faudra que vous me

l'écriviez auparavant ». Passionné, comme je l'étais, pour les voyages, je ne pensais cependant pas que je dusse partir sitôt, le tems ni la saison ne me plaisaient pas beaucoup ; mais M. O'neal m'aida à faire mon paquet en un tour de main, puis donnant à M. Antoine et à moi un verre de liqueur, il nous conduisit jusqu'à la porte de derrière du jardin qui conduisait dans le parc. « M. Marmaduke, dit-il, il faut nous séparer, mais n'oubliez pas votre promesse ; tout s'arrangera ; j'espère vous voir revenir un jour différemment ». *Amen*, criai-je, et de tout mon cœur, car je sentais la pluie couler le long de mon dos. Ils se mirent alors tous deux à sanglotter, et se serrèrent tendrement la main ; enfin M. O'neal pressa notre départ ; et me

recommandant d'obéir à M. Antoine, comme à mon propre maître, jusqu'à ce que nous atteignissions l'Angleterre, ferma la porte du jardin après nous et s'en alla. Nous marchâmes rapidement; la tempête se calma bientôt, et la lune parut dans tout son éclat. Nous vîmes alors devant nous la grande croix qui est élevée sur la limite des deux comtés : les papistes l'ont en vénération, et tout le pays prétend qu'elle est fréquentée. M. Marmaduke était silentieux, et j'eus tout le loisir de me rappeler toutes les histoires de spectres qu'on m'avait racontées à ce sujet; de sorte que je sentis un tremblement universel depuis la tête jusqu'aux pieds. J'étais résolu à ne pas passer auprès, et je gagnais une haie, quand M. Antoine

m'arrêta et me railla sur mon peu de courage. Nous atteignîmes la croix, et M. Antoine dit : « Pierre, quoique je ne sois pas papiste, je veux m'agenouiller sur cette croix ; vous pouvez aller de l'autre côté et en faire de même ». Si cela nous préserve des maux, je m'agenouillerai de tout mon cœur; mais quant à prier dans un tel endroit, c'est hors de la question, j'aimerais autant prier sur la tombe de mon père. Cependant M. Antoine resta longtems à genoux; et quand il se releva; il paraissait être un nouvel homme, il était d'une gaîté et d'un babil sans égal. « Sûrement, m'écriai-je, il y a quelque vertu dans cette vieille croix, que ne me suis-je agenouillé sur le côté droit »....

Mais, là, monsieur, votre malle

est ficelée à merveille; je parierais qu'elle irait d'ici à Dublin..... Oui, par Saint-Patrick, elle en reviendrait sans aucun dérangement. Je vais la descendre, je commence à vieillir, mais je peux très-bien la porter. Dieu vous bénisse, monsieur! Je commençai par servir quelqu'un de votre nom, et serais heureux de terminer mes jours à votre service.

Une larme s'échappa en silence de leurs yeux, lorsque Pierre répéta ces paroles. Il regarda quelque tems Marmaduke, puis autour de la chambre, comme sur des objets qu'il ne devait plus revoir; alors, mettant la malle sur ses épaules, il partit en poussant un soupir.

Ni l'attachement de Pierre pour sa personne, ni l'histoire qu'il lui

avait racontée, n'avaient échappé à l'attention de notre héros. Il ne doutait pas que son père n'eût été lui-même le compagnon de cette fuite nocturne, et sa curiosité était élevée au plus haut dégré. Sa mère et lui étaient également dans l'ignorance des raisons qui avaient pu déterminer son père à quitter l'Irlande, et connaissaient fort peu des particularités de sa jeunesse. Il ne fut donc pas plutôt abandonné à ses pensées, qu'il délibéra s'il proposerait une entrevue à Pierre à l'auberge où il allait; mais la réflexion qu'il était le domestique de Gultrap le détermina à différer la satisfaction de sa curiosité, jusqu'à ce qu'il eût informé son père des détails que le bavard hibernien lui avait communiqués ; alors il ne douta pas qu'il ne reçût l'explica-

tion la plus complète de ce que Pierre n'avait peut-être pénétré qu'imparfaitement, ou n'aurait pas pu lui expliquer sans entrer dans les détails les plus frivoles et les plus ennuyeux. Le respect qu'il croyait devoir à ses parens était encore une raison de plus. Il s'était à peine déterminé sur ce point, que la chaise arriva; ce n'était pas le moment de réfléchir sur le départ de son père, mais de considérer le sien. Il se hâta donc de sortir, et en passant par la galerie, il fut abordé par miss Fortescue ; elle avait les yeux enflés et faisait des gestes extravagans. Elle déplora son congé; le conjura de songer à son bonheur, de ne pas prendre les idées romanesques d'une jeunesse inexpérimentée pour les conseils de la sagesse, et de l'informer

de tems à autre de son sort; que ce serait contribuer à son bonheur. Marmaduke resta dans le silence. Elle avança sa main, mais il ne répondit à ses salutations que par une révérence, et ne regarda un porte-feuille qu'elle désirait lui présenter, que pour le repousser doucement en passant. Ses yeux lancèrent feu et flammes, elle marmotta une malédiction, et s'en retourna promptement. Avant que Marmaduke eût atteint le cabriolet, il fut encore arrêté par lady Janetta. Elle lui dit, pour s'excuser de ne l'avoir pas vu lorsqu'il s'était présenté chez elle, qu'Auguste était dans la chambre, et qu'elle ne voulait pas émouvoir la sensibilité de l'enfant par la cérémonie d'un adieu. Son départ serait certainement aussi vivement regretté par lui,

qu'il l'était déjà par elle. Alors, comme si elle eût désiré être entendue des domestiques qui se pressaient autour de la voiture, et parmi lesquels se trouvait l'étranger qui avait si souvent veillé les actions de notre héros, et paraissait en général dans toutes les circonstances critiques, elle ajouta : « Je vous assure, monsieur, que j'ai la plus haute idée de votre mérite, je vous souhaite très-sincèrement toutes sortes de bonheur ; (puis baissant la voix) je ne suis pas la seule qui regretterai votre départ ; dans quelques jours je verrai une personne qui sympathisera avec moi en cette occasion ».

La bonté de sa seigneurie agit puissamment sur la sensibilité de Marmaduke, et il lui en exprima

sa

sa reconnaissance dans les termes les plus expressifs. Il ne doutait pas qu'elle ne voulût faire allusion à Emilie et à leur mutuel attachement ; mais, hélas! cela augmentait sa douleur bien loin de la calmer. Un homme qui n'avait pas de résidence fixe, aucune fortune, pouvait-il penser à Emilie ? Un vagabond chassé d'un endroit à cause de sa pauvreté, et maintenant d'un autre, où il avait follement espéré se procurer une retraite, par le caprice insensible d'une personne qui devait lui accorder sa protection ! hélas! il ne devait plus penser à Emilie!

Cependant il est certain que son ame était absorbée dans cette Emilie et dans la contemplation de ces charmes auxquels il avait

si souvent renoncé, lorsque l'officieux conducteur le tira de sa rêverie en l'arrêtant à la porte d'une auberge.

CHAPITRE XXIX.

A peine Marmaduke était-il arrivé, qu'ayant pris des informations sur les moyens d'aller à Londres, on lui dit que la voiture publique ne faisait que de passer, et qu'une autre passerait le jour suivant à la même heure ; mais qu'il y avait maintenant dans la maison un jeune gentilhomme, dont le domestique était trop malade pour supporter les fatigues du cheval ; il avait exprimé le désir de trouver un compagnon qui voyageât avec lui sur son autre cheval ; qu'il pouvait d'ailleurs s'en informer plus particulièrement. A peine notre héros eut-il répondu à cette proposition, que celui qui la lui avait

faite se retira, et revint quelques minutes après avec une personne que Marmaduke se souvint d'avoir vue à Oxford, et de l'avoir aidée dans l'exécution d'une tâche que lui avait imposée un des professeurs de l'université ; et Charleville (car il se nommait ainsi), en avait recueilli beaucoup de gloire. Mais quant à son caractère moral, Marmaduke ne le connaissait pas ; il n'avait jamais su si on lui avait infligé cette punition pour une faute accidentelle, ou si elle lui avait été infligée comme punition de désordres répétés. C'était dans le fait pour le dernier cas, car Charleville était étourdi, incapable de réflexion et libertin ; extravagant dans ses idées, et déréglé dans sa conduite ; amant du plaisir, et infatigable à sa poursuite; s'embarras-

sant peu si ces plaisirs étaient achetés aux dépens de ses semblables, ou étaient compatibles avec les loix de la convenance et du décorum. Il avait en général choisi pour ses compagnons ces êtres méprisables, qui sont toujours prêts à se livrer aux plaisirs, et à être l'écho des mauvaises plaisanteries des gens qui ont des noms distingués. Delà, quoiqu'avec de la capacité naturelle, il avait rapporté de son collège peu de science et de philosophie, mais un esprit gâté par la flatterie, et des passions devenu intraitables par une indulgence continuelle. Telle était la personne qui se présenta, et reconnaissant les traits de notre héros, l'accosta familièrement comme un vieil ami. La soirée était trop orageuse pour quitter l'auberge; mais

le lendemain, de bonne heure, Marmaduke ayant cédé aux invitations les plus pressantes, monta sur un des chevaux, et s'avança vers la métropole, qu'il avait grande envie de visiter, d'autant plus qu'elle ne le détournait que peu pour aller à Oxford.

Ils n'eurent pas avancé loin que Charleville, encore altéré de la boisson de la veille, dont Marmaduke, autant par habitude que par une aversion naturelle, n'avait fait qu'un très-faible usage, et voyant une auberge décente devant lui, déclara, en jurant, qu'ils devaient s'arrêter et déjeûner, ou qu'il ne pourrait aller plus loin. Cela fut aussitôt fait; mais avant que Charleville, dont l'appétit n'était pas aussi mince que celui de notre héros, eut fini sa jatte de lait et de tafia, et sa

première rôtie, on annonça l'hôte de l'auberge qu'ils venaient de quitter. Charleville, avec des imprécations terribles, ordonna au garçon de se retirer, qu'il était un impertinent; alors il dit à Marmaduke, qu'il avait quitté l'auberge sans payer, et jura que si le fripon paraissait devant lui et venait l'ennuyer de ses misérables demandes, il serait fort porté à lui donner son *quietus*. Tandis qu'il prononçait ces mots, l'hôte s'avança dans la chambre, en remerciant M. Charleville sur ses intentions de lui donner son *quietus*; mais lui demandant la permission de l'assurer que la seule dose calmante qu'il prendrait, serait la somme totale de son billet. A cette déclaration, il posa son chapeau et sa canne sur la table, et d'un air qui marquait

à la fois son courage et son importance, présenta un papier écrit, dont les dimensions n'étaient pas médiocres. « Je crois, monsieur, que vous n'avez rien à objecter sur son contenu, les articles sont tous spécifiés, quoique vous oubliâtes de les examiner ce matin à ma maison, où vous avez été, monsieur, aussi bien servi qu'en aucune maison d'Angleterre. Le total de mon mémoire est, monsieur, comme vous voyez, de neuf livres sterlings dix-neuf schellings et onze sols, et il est certain, monsieur, que, dans ces tems durs dans lesquels ce qu'on gagne est si chèrement acheté, et les profits trop petits pour accorder du crédit, je ne vous laisserai pas partir d'ici sans avoir reçu mon argent ».

Marmaduke ne savait de quelle manière ce discours serait reçu, et fut surpris d'entendre Charleville lui répondre avec quelque froideur et politesse, et au lieu de mettre ses menaces à exécution, condescendre à lui donner ces flatteries, dont il était lui-même si avide.

— Il faut avouer, monsieur..... mais nous ferons aussi bien de nous asseoir que de rester de bout..... Il faut avouer, dis-je, que les tems sont bien durs pour les maîtres d'hôtellerie, et qu'il est impossible de continuer cette profession avec les charges pesantes des livres de dettes, sans avoir une certaine fortune, comme vous devez en avoir une, par exemple. L'hôte s'assit, et l'autre poursuivit. «Mais, monsieur, il y a une grande différence entre des crédits

surs et des crédits donnés au hasard..... entre la confiance accordée indistinctement à toutes les personnes qui vivent chez vous, et celle accordée seulement aux gens de famille et de rang. Votre esprit, j'ose le dire, serait blessé si je vous disais que vous vous êtes donné la peine de monter à cheval et de courir après le petit-fils et le neveu des comtes de Sedgemore, pour la modique somme de neuf livres, dix-neuf schellings et onze sols. Vous savez, monsieur, qu'on est toujours sûr de retrouver les gens de distinction; il n'y a pas le même danger à les laisser en aller, que les gens qui n'ont aucune demeure fixe; mais je vous excuse de ne m'avoir pas connu. En parlant ainsi, il tira la sonnette, et demanda les chevaux,

en informant son créancier que ses comptes seraient réglés dans l'instant : « Tenez, mon cher monsieur, tenez (lui rendant le mémoire, à la fin duquel il venait d'ajouter quelque chose de son écriture), voilà qui est fini ».

« Que diable est ceci ! je vais voir, monsieur, je vais voir cela (prenant le billet et le lisant), je verrai cela ».

« Je reconnais que le contenu du présent mémoire est exact, et j'en paierai le montant aussitôt qu'on le demandera ».

William-Philippe Charleville.

— En vérité ! s'écria l'hôte, et c'est-là ce que vous appelez vous acquitter de vos dettes en homme de qualité ? Vous avouez que la dette est légitime, et vous dites

que vous la paierez quand on la demandera..... ne vous la demandai-je pas maintenant? Pourquoi donc démentez-vous votre propre écriture? Humph! à cet égard! quelle est la valeur de ce griffonage? Pensez-vous, M. Sedgemore, qu'il fournira votre domestique de cordiaux; ou satisfera le boucher et le marchand de vin? Non! non! on n'attrape pas les vieux oiseaux avec de la paille. Graces à Dieu et à moi, je vis dans ma propre maison. Mais croyez-vous que si je donnais un semblable papier aux Sedgemore le jour du paiement de leurs rentes, il passerait?

« Non, monsieur, cela ne vaut rien (se mordant les doigts), et je veux avoir quelque chose de plus solide, avant que vous passiez

cette porte. Car pour vous donner une idée de mon caractère, je hais ce que vous appelez *hommes de qualité*; ils m'ont souvent causé de la perte; je me fierais plutôt à ce jeune homme, qui m'a l'air d'être un gentilhomme, pour vingt livres sterlings, qu'à aucun de vos lords, et toute cette race, pour neuf livres sterl. dix-neuf schellings et onze s. Mais, cependant, ajouta-t-il avec un sourire railleur, on leur doit des égards, et je vous promets que si le comte de Sedgemore veut m'écrire, avec le grand sceau de ses armes, d'avoir un peu de patience, ce ne sera point en vain ».

C'en était trop; le sang des Sedgemore monta au visage de Charleville; ses lèvres tremblaient de rage, et notre héros, qui veillait ses mouvemens, s'attendait à le

voir lever la main sur le vil plébéien. Mais ce plébéien se mit aussi lui-même en posture de se défendre, et dit à son antagoniste, « qu'il était accommodant, qu'il payait toujours chacun dans sa propre monnaie ».

Soit que ce fût ce discours avec les formes athlétiques du publicain, et la fière attitude dans laquelle il se présentait, qui rendirent Charleville à lui-même, ou les persuasions de Marmaduke, et ses propres réflexions sur la dignité de sa race; au lieu de jeter le gantelet, il tira sa bourse, et satisfaisant son bruyant créancier et le mémoire de son déjeûner, remonta tranquillement à cheval. Dans ceci Marmaduke suivit promptement son exemple, se félicitant de l'heureux dénoûment de ce honteux vacarme.

Ils partirent lentement et en silence ; Charleville marmottant de tems en tems des malédictions sur l'insolent publicain, et retombant ensuite dans une humeur farouche et pensive. Marmaduke, enfin, tâcha de le tirer de cette rêverie, et de le rendre de meilleure humeur, en disant « qu'il était heureux que l'homme se fût contenté du paiement de son mémoire ; qu'il était certainement grossier et impatient ; mais qu'ayant avoué que le montant était juste, et l'ayant appelé une modique somme, il ne pouvait moins faire que de la payer ».

— Je ne pouvais faire autrement que de la payer, dites-vous, monsieur, interrompit Charleville, d'un ton animé et sevère, l'homme était d'une étoffe trop grossière pour

donner prise à la flatterie ; et morbleu il est trop bretteur pour qu'on puisse l'effrayer.

— Oui, monsieur, et j'espère que vous ne vouliez employer ni l'un ni l'autre ?

— Quoi ! ni l'un ni l'autre. Comment, M. Marmaduke ? mon petit délicat moraliste, croyez-vous passer votre vie sans leur assistance ?

— Oui ! je l'espère, doucement et sûrement !

Un sourire de mépris relâcha pour un moment la dureté des traits de Charleville. — Vous êtes habile dans le grec, je le sais, et vous composez bien, mais quant à la connaissance du monde, vous êtes encore, je le vois, dans une ignorance parfaite. Presque tout le genre-humain peut être

gouverné individuellement, et l'on peut s'en servir comme d'instrumens, au moyen de la flatterie ou de la crainte ; cette sauvage brute est la seule exception que j'aie encore remarquée ; je n'en changerai pas pour cela de méthode.

— Je n'ignore pas ce que vous avancez, monsieur ; je sais aussi qu'on peut gouverner individuellement tout le genre-humain, en employant le stylet ou le pistolet ; mais qui serait assez scélérat pour faire usage de l'un ou de l'autre ?

— Toutes les armes, monsieur, doivent être employées avec dextérité ; les stylets et les pistolets sont dangereux ; celles dont je parle sont plus sûres.

— En cela seul elles diffèrent ; quant à l'honnêteté des motifs qui nous engagent à les employer,

elle est la même..... satisfaire son égoïsme et ménager ses intérêts aux dépens des autres. Le malheureux qui cherche à voler en employant la flatterie ou la violence, n'hésiterait pas à mêler le breuvage empoisonné, et à employer le poignard, s'il était convaincu que ce moyen le conduisît mieux à ses fins; il n'est retenu que par le motif de sa propre sûreté.

— Et je vous en prie, ce motif n'est-il pas suffisant? Vous semblez être un beau raisonneur; mais pouvez-vous repousser cette première loi de la nature, qui nous excite à considérer notre propre sûreté en tous tems et par-dessus toutes choses? Et ne devons-nous pas préférer notre propre intérêt à celui des autres?

— Votre raisonnement, répartit

Marmaduke, est très-faux, vous passez par-dessus les éternelles barrières du juste et de l'injuste, que nous avons toujours pour but toutes nos actions suivant l'écriture et notre propre conscience.

— Vraiment, l'écriture et notre propre conscience! répéta Charleville, vous ferez dans le tems un bon prédicateur pour les vieilles femmes; mais je vous en prie, ne m'importunez plus par ces grands mots, le bon, l'injuste. Je vous dis, une fois pour toutes, que si vous prononcez jamais ces mots parmi nos gens à la mode, ils vous riront au nez; et quant à ce vieux coquin, quel mal y aurait-il eu, je vous prie, à garder quelque tems son mémoire dans la poche, sans en avoir le reçu?

— Pas le moindre, répondit Mar-

maduke avec ironie; vos gens à la mode, si j'ose le dire, font chaque jour tant de choses dans ce genre. Quant à votre cas, il y aurait eu une circonstance singulière ; vous aviez laissé votre domestique derrière vous, quoique la fièvre rendît le pauvre garçon un ôtage assez indifférent!

— Marmaduke épiait l'effet de ce qu'il regardait comme un avertissement de la cruauté de Charleville. Il avait laissé son domestique, atteint d'une dangéreuse maladie à la merci d'étrangers, qu'il avait provoqués par ses mauvais traitemens. Charleville sentit le reproche.

— Maudits domestiques, ils sont un sujet perpétuel de trouble. Si j'avais pu parler à ce fâcheux hôtelier, avant de quitter sa maison,

cela aurait été mieux ; mais je manquais alors d'argent, et ne pouvais y penser; je savais bien que ma vieille le paierait dans le tems. Mais, au diable de l'homme..... Thomas fera comme il pourra ; ce n'est pas la première fois qu'il a eté réduit à ses ressources.

— Il y a donc quelque tems qu'il est à votre service, observa sèchement Marmaduke.

— Oui, monsieur, assez longtems pour que nous puissions traiter les affaires qui nous regardent sans le secours d'un tiers.

En parlant ainsi, il se vengea de tous les affronts qu'il supposait lui avoir été faits par Marmaduke et l'hôtelier, sur l'innocent animal qui le portait. Il enfonça aussitôt les éperons dans ses flancs, en prononçant des juremens et des malé-

dictions. Le cheval poussa un gémissement et partit au grand galop; Marmaduke excita le sien à le suivre. Ils avaient déjà couru pendant quelque tems, lorsque la vue de deux charriots devant eux les fit ralentir leur pas. Charleville crut qu'il avait une occasion de donner un libre essor à sa mauvaise humeur en toute assurance. La route se trouva en cet endroit être très-étroite; et il ordonna d'un ton d'autorité, et avec une profusion d'épithètes de mépris, au conducteur du premier charriot, comme il le supposait, et qui se dirigeait sans se gêner au milieu de la route, de faire place. On lui répondit, avec un signe de tête significatif et méprisant : « Qui êtes-vous, monsieur »? qui l'irrita tellement, qu'il commença sur-le-champ à appli-

quer son fouet sur les épaules du conducteur. Mais il ne se fut pas longtems désopilé la rate, que deux vigoureux drôles, qui suivaient le charriot le plus éloigné, parurent et l'attaquèrent avec tant d'acharnement, qu'ils le forcèrent à crier miséricorde, et à tâcher de s'enfuir; mais un d'eux avait saisi la bride de son cheval, tandis que l'autre continuait sa discipline.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un troisième garçon, très-robuste, qui était le conducteur en question, assaillit notre héros avec le fouet de son charriot. Marmaduke dédaignant de se mettre hors de la portée de ce drôle, et sachant qu'il était impossible de maintenir un combat si inégal, sauta à bas de son cheval, qu'il attacha à un arbre, et reprocha au cocher la

brutalité de sa conduite, en lui disant : « que s'il ne s'était pas mêlé dans cette affaire, ce n'était point par lâcheté, mais qu'il savait fort bien se défendre ». Ce discours ne fit qu'augmenter l'insolence du drôle, et il renouvela l'attaque avec autant de vigueur que de dextérité. Marmaduke le serrant vivement, lui arracha son fouet et déploya tant d'adresse qu'il fit repentir le chartier (quoiqu'il ne fût pas un faible antagoniste) d'avoir provoqué le combat. Il l'avait à peine terrassé, après la résistance la plus opiniâtre, quand il fut tout-à-coup attaqué par derrière par les deux autres hommes et leur maître, le fermier Aires, que Charleville avait pris pour le conducteur du charriot. Résolu de s'assurer de Charleville, et de le

punir

punir de l'avoir attaqué, il avait quitté son charriot dans ce dessein, et l'y avait fait entrer de force. Il releva alors son domestique vaincu, et demanda à notre héros « s'il voulait volontairement l'accompagner chez sa seigneurie Squire Stanlaw, afin d'y subir son jugement ou non? » Marmaduke y consentit sur-le-champ, et prit place de bonne grace à côté de Charleville. Il est à présumer que si Aires eût été plus rassis, il aurait abandonné le dessein d'emmener ainsi deux jeunes gens d'une manière si ignominieuse devant la justice voisine; mais un malheureux accident le détermina à les poursuivre avec la plus grande sévérité. Ils l'avaient attaqué dans un endroit plus sensible que sa tête et ses épaules..... *Sa bourse etait disparue.* Les coupa-

bles n'eurent pas plutôt été placés dans le charriot à côté de lui, qu'il se rappela ce qu'il n'oubliait jamais longtems, son argent. Il posa sa main contre son gousset; il y enfonça les doigts, il était vide. Il chercha son sac de toile dans toutes ses poches, mais il ne le trouva pas. Dans le trouble et la terreur de son esprit, il conclut immédiatement qu'un de ses prisonniers s'en était emparé pendant le combat; il lui parut même hors de doute que l'attaque avait été concertée sous-main dans le dessein de le voler; mais que s'étant trouvé mieux accompagné de domestiques que de coutume, les scélérats avaient été arrêtés; il informa donc ses gens de sa perte, et que son sac de canevas était maintenant dans la possession d'un de ces vo-

leurs de grand chemin, mais qu'il le trouverait sur eux à la cour de justice et se le ferait rendre avec intérêts; qu'ils auraient aussi une part de ce qui était alloué par acte du parlement, pour la prise de semblables voleurs.

Les gens n'entendirent pas plutôt ces bonnes nouvelles, qu'ils demandèrent la permission d'aller les trouver dans le charriot, afin de s'assurer s'ils étaient des voleurs de grand chemin, et de leur donner leur récompense. Mais leur Aires observa que ce ne serait peut-être pas strictement légal, et que cela démontrerait encore mieux l'évidence, si sa seigneurie trouvait elle-même l'argent sur eux. Un de ses charriots se dirigea donc vers la ferme, et l'autre au siège de justice de Standlaw.

Ces ordres furent à peine donnés, qu'un cavalier qui les avait atteints, frappé de la colère du maître du charriot, s'arrêta pour faire quelques questions à l'homme qui conduisait les chevaux; à la surprise et à l'inexprimable confusion de notre héros, c'était Simpkins. Tandis qu'il écoutait le chartier raconter les détails de sa malheureuse aventure, avec beaucoup d'exagération, Marmaduke eut d'abord l'idée de le prier de se rendre chez M. Standlaw; mais quand il remarqua son air triomphant..... quand il vit sur sa figure un sourire moqueur chaque fois qu'il tournait ses yeux sur le charriot, une étincelle d'orgueil s'alluma dans son sein, et le sentiment de son intégrité et de son innocence l'empêcha de l'exécuter

Si Simpkins eût suivi jusqu'au siège de justice ceux qu'on lui représentait comme les plus vils criminels, il aurait été bientôt convaincu de l'injustice que leur faisaient éprouver les soupçons d'un rustre ignorant et irrité : mais Simpkins ne désirait pas être détrompé ; il craignait même ce que son cœur lui disait devoir remplacer cette opinion..... l'honorable absolution de son rival. Dans la résolution donc de faire servir tout ce qu'il avait vu ou tout ce qu'il avait entendu, à son avantage et au préjudice de notre héros, il partit au galop, et le charriot s'avança lentement vers le lieu de la justice de paix.

CHAPITRE XXX.

L'honorable Justinien Standlaw s'étant fait instruire soigneusement de tous les faits, dans une conversation préalable qu'il eut avec son bon voisin et ami, le fermier Aires commanda qu'on fit comparaître les prisonniers devant lui, ce qui ayant été fait, il étendit la main comme un signe de silence général, et après avoir frotté ses lunettes avec les bouts de sa cravatte, les ajusta sur son nez; puis plaçant ses papiers devant lui, et préparant les organes et les canaux de la parole, par une quantité de hems, très-sonores, s'énonça en ces temes :

« Camarades! c'est la gloire de

la constitution Britannique, de cette constitution sous laquelle j'ai l'honneur de présider en cette occasion, et vous d'entendre une délibération calme et impartiale, c'est, dis-je, la gloire de la susdite constitution, de protéger et de défendre la propriété de chaque individu, sa vie et sa réputation. Aucune ne peut, dans cette île fortunée de la Grande Bretagne, être enlevée par la force, à celui qui en jouit, fût-il grand ou petit, homme, femme ou enfant, sans violer les loix établies, sans, dis-je, en être responsable, et comparaître ici, à la barre, afin d'y subir la punition de sa méchanceté, et de son manque de fidélité à notre très-gracieux seigneur souverain le Roi, et du trouble qu'il a occasionné à ses bons et liges sujets.

« Maintenant, les routes publi-

ques de cette île ou de ce royaume, ou de cet empire, susdit, sont immédiatement et *ipso facto*, sous le soin et la protection du susdit souverain : elles sont donc appelées avec la plus stricte justice et vérité, les grandes routes du Roi ; et quiconque nuit à ses sujets qui y voyagent, cheminent, passent, en les arrêtant, les empêchant d'avancer, les molestant, leur demandant de l'argent, les mutilant, ou les blessant avec un fouet, une pierre, ou quelqu'autre instrument ; ou essayant de les effrayer en leur présentant un pistolet, un encrier, un chandelier, une boîte à fusil, ou quelque autre chose, qui puisse avoir de la similitude ou ressemblance avec un pistolet ou un mousqueton, est coupable de félonie, et doit subir la peine de mort. Et

de plus, chacun de vous, (se tournant vers les domestiques), est excité, animé et encouragé, par une noble et généreuse récompense, à poursuivre, chasser, saisir, découvrir et amener devant moi, ou devant toute autre justice de paix, les personnes qui commettent ces offenses, afin qu'on puisse les traiter conformément à la loi sage et salutaire, établie pour ce cas ».

Ici, Marmaduke essaya de parler, mais sa seigneurie l'en empêcha.

« Maintenant, camarades, il faut que vous sachiez que vous êtes accusés d'avoir attaqué M. Aires, le demandeur qui est maintenant devant vous, qui retournait chez lui, avec ses charriots, menant lui-même, ayant un conducteur soigneux à la

tête du cheval de devant, lorsqu'avec des intentions remplies de méchanceté et de félonie, vous l'avez abordé, attaqué, et cruellement btatu. Vous êtes encore accusés d'avoir mal-traité ses gens, qui étaient avec lui, sous la paix et la protection de notre seigneur le Roi, et vous êtes de plus accusés d'avoir dérobé et caché pendant le conflit, une bourse de canevas, marquée au nom dudit Aires, sa propriété, et contenant la somme exacte de quarante-sept guinées et demie, trois demi-couronnes et un sch.

« Maintenant, ledit Aires est prêt à donner son attestation par serment, sur tous ces sujets de plainte. Qu'avez-vous donc à dire en votre défense, qui puisse empêcher la loi de suivre contre vous sa marche ordinaire? En vérité,

camarades, quant à cela, le fait de félonie me paraît si simple, si évident, si manifeste, que je n'ai aucun doute, scrupule, ou hésitation à vous envoyer en prison; c'est pourquoi, Timothy, (parlant à son clerc, qui remplissait encore auprès de lui les divers offices de sommelier, de valet et de jardinier), prépare l'ordre d'aller en prison. Mais, procédons par ordre, suivant les *us* et *coutumes*. D'abord que M. Aires jure, et fouille leurs poches, en les vidant de toutes et de chacune des choses qu'elles contiennent : mais prends garde au pistolet, (tirant les lunettes de son nez, et se retirant rempli de terreur vers le mur); miséricorde, ces hommes avaient de mauvaises intentions ! »

Il y avait, il faut l'avouer, quel-

que chose dans les regards enflammés, et le visage dédaigneux de Charleville, qui justifiait, jusqu'à un certain point, ces soupçons; mais la contenance de notre héros déployait le calme de la sécurité, avec l'air ouvert de la vérité et du sentiment de son intégrité. Il avait plusieurs fois essayé de justifier lui et son compagnon d'une charge si infâme; mais sa seigneurie l'en avait aussi fréquemment empêché, observant dans la plénitude de sa sagesse et de sa sagacité, que si le sac était trouvé sur l'un d'eux, ils parleraient en vain, et que si on ne l'y trouvait pas, leurs discours n'étaient pas non plus nécessaires. Mais quand la main de l'opiniâtre Aires fut sur le livre, Marmaduke ne put se contenir davantage. Il conjura le magistrat d'être concis

dans son interrogatoire, et en appela au demandeur, au nom de la grande et immuable sagesse, de se dépouiller lui-même tellement de passions et de préjugés, qu'il ne pût confondre les probabilités et les possibilités avec les faits. Qu'alors, il n'y avait rien à craindre de son témoignage et de celui de ses domestiques; mais que s'ils aimaient mieux se jouer de la vie de leurs semblables, qu'ils eussent à réfléchir sur leur propre danger;—qu'ils se ressouvinssent que ce serait aux risques de leur éternelle prospérité. Il allait entrer dans des détails sur lui-même, lorsqu'un homme entra dans la chambre avec la bourse de canevas. La curiosité l'avait porté à examiner la paille au fond du chariot, où il l'avait trouvée, et Aires avoua qu'elle pouvait être tombée.

Il montra, cependant, plus de joie de l'avoir retrouvée avec tout son contenu, que de remords d'avoir été si près de commettre l'horrible péché du parjure; il insista même sur ce qu'on lui payât la somme de trente livres sterlings, en compensation des coups que lui et son domestique avaient reçus.

La justice trouva cette somme très-raisonnable; et Marmaduke ayant clairement prouvé qu'il n'avait agi que dans la nécessité de se défendre lui-même, on en requit de Charleville, le paiement immédiat, s'il ne voulait courir les risques d'une poursuite. Comme il voulait éviter l'une et l'autre, et espérait beaucoup en faisant connaître sa famille et ses liaisons, il demanda une entrevue particulière avec sa seigneurie, qui ayant elle

même tâté ses poches, et s'étant convaincu qu'elles ne contenaient ni poignard ni pistolets, lui accorda enfin sa requête, ordonnant à son clerc d'examiner en même tems si quelques délinquans, répondant à la tournure des prisonniers, étaient signalés dans le *hue and cry*.

L'étonnement du grand Standlaw fut excessif, quand il vit devant lui le petit fils du premier comte de Sedgemore et le neveu du présent. Il lui fit cent excuses plus gauches les unes que les autres, sur ce qu'il n'avait pas remarqué sur sa figure les traits de sa noblesse ; déclara qu'il lui était impossible d'exprimer la douleur qu'il ressentait de voir traiter si ignominieusement une personne de son rang; et s'apercevant que ses finances étaient fort basses, il l'assura que le fermier

baisserait aussi ses demandes. « Oui ! oui ! mon cher monsieur » dit-il enfin « il eût été beaucoup mieux d'éviter cette vilaine affaire, mais vous êtes jeune et irréfléchi ; il en est des hommes de grande naissance comme de belles races de chevaux. Attendrait-on jamais d'un cheval arabe, la fermeté d'un cheval de charrue ? non ! non ! non sûrement, monsieur, non sûrement ».

Ainsi pensait et parlait le rampant et savant Standlaw, en revenant vers le demandeur ; mais nous croyons que la conduite d'un magistrat intègre et impartial eût été très-différente.

Après une très-longue harangue sur les inconvéniens des poursuites et sur l'incertitude de la loi, et sur le désir charitable de pouvoir toujours faire usage de la partie la plus

honorable de sa charge, qui était de concilier les parties, la justice obtint d'Aires, qu'il se contenterait à l'amiable de dix livres sterlings. « Il y avait », il observa, « une grande différence entre un réprouvé du commun et un homme de rang, qui s'oubliait par trop de vivacité »; ajoutant avec un signe significatif : « vous ne savez pas avec qui nous avons à traiter ».

Le fermier aimait l'argent, mais il haïssait les risques, et n'agissait jamais qu'à coup sûr : d'ailleurs, Standlaw était, dans toutes les occasions, son ami et son oracle; c'est pourquoi il ouvrit son sac de canevas pour recevoir la somme additionnelle; mais de nouvelles difficultés s'élevèrent; Charleville protesta, que sans déranger les dépenses qu'il serait obligé de faire

sur la route, il ne pouvait avancer au-dessus de la moitié de la somme, et demanda que Marmaduke payât le reste. Notre héros s'y refusa. — S'il se mêlait la moindre chose dans cette affaire, on l'interprèterait à son désavantage : on pourrait dire qu'il était entré en composition pour une inconduite dont il n'avait jamais été coupable. Charleville regarda alors sa seigneurie qui s'était déclaré le médiateur des différends ; mais malgré que Standlaw respectât la noblesse, (il devait sa charge à la protection d'une famille de nobles), rien n'était plus loin de ses intentions que de soulager une personne qui était alliée de si près. Sa grande maxime était, que l'argent ne devait pas plus s'en retourner, que l'eau ne doit remonter vers sa source. Il seconda donc la requête de Char-

leville de tout son pouvoir, et celui-ci déclarant qu'il se considérerait lié par le sentiment le plus puissant de l'honneur, à la rendre à son arrivée dans la métropole; Marmaduke avança la somme sur les fonds très-modiques qui étaient en sa possession.

Les choses étant ainsi réglées, les criminels supposés étaient sur le point d'être relâchés, quand on remit un billet à sa seigneurie, dans lequel on l'avertissait qu'un gentilhomme et une dame de qualité ayant été volés ce matin, désiraient voir les prisonniers, et examiner s'ils étaient les hommes qui les avaient maltraités et dépouillés, et qu'ils se rendraient près de sa seigneurie aussitôt qu'ils auraient pris quelques rafraîchissemens à une auberge voisine.

Standlaw se détermina aussitôt à retenir notre héros et son compagnon, sous le prétexte de dresser une décharge que devait signer le fermier Aires, avec un aveu qu'il avait injurié leur caractère. Tandis que Timothy préparait cet instrument verbeux de réconciliation, Standlaw était aussi sérieusement occupé à composer une harangue pour l'arrivée du gentilhomme et de la dame de qualité, et à préparer les formes et les cérémonies de leur introduction devant les prisonniers. A peine eut-il réglé cette affaire de la manière dont le rang, la dignité et la situation des parties respectives l'exigeaient, qu'un grand bruit, parmi les domestiques, annonça leur approche, et sa seigneurie se leva aussitôt pour les recevoir dans une autre cham-

bre. La dame n'était pas encore revenue de la terreur dans laquelle l'aventure du matin l'avait jetée, et Standlaw la pressa de ne pas s'inquiéter et de préparer ses esprits pour l'entrevue. « Mais, parbleu, s'écria-t-il, en se frappant le front avec la main, j'ai quelque chose ici qui peut conduire à une découverte. Ceci vous a-t-il jamais appartenu » ? A ces mots il présenta un étui de curedents que Charleville avait laissé tomber et qu'Aires avait mis entre les mains de la justice pour prouver qu'il était un honnête homme. La dame le reconnut aussitôt en poussant un profond soupir, et avec les marques de la plus grande surprise, et Standlaw, sans égard pour la compagnie, s'abandonna à la plus grande fureur déclarant « que le drôle ne s'en

irait pas impuni pour avoir osé lui en imposer ».

Il revint donc dans cette intention ; et s'adressant à Charleville dans les termes les plus amers, lui reprocha d'avoir tâché de se faire passer pour un homme de qualité ; mais j'ai maintenant, ajouta-t-il, découvert ce que vous êtes véritablement, vous et votre compagnon, des filoux et des voleurs de grand chemin. Alors, s'avançant vers son ami Aires, il l'assura, en lui touchant cordialement la main, qu'on paierait encore la récompense ; après cette déclaration, il commanda à notre héros et à son compagnon stupéfaits de le suivre. Marmaduke voulut parler, mais Standlaw l'en empêcha ; il put seulement lui dire, qu'en le suivant, il obéissait seulement au magistrat et non à l'homme.

Charleville ne fut pas tout-à-fait si facile; il traita sa seigneurie de chicaneur grossier et officieux, et ce fut avec la plus grande difficulté que Marmaduke obtint de lui qu'il suivît Standlaw pour subir ce nouvel examen.

— Cet homme, ou ce gentilhomme, comme il me le fit croire une fois, est, observa Standlaw, celui dont l'étui tomba de la poche pendant le combat avec le fermier Aires, qu'il attaqua méchamment sur la grande route du Roi, et celui-ci est son compagnon, quoique je ne le crois pas aussi mauvais sujet que l'autre. Regardez bien leurs personnes, madame; et vous, monsieur, voyez si vous les reconnaissez.

La dame fixant les yeux sur Charleville, jeta un cri perçant,

et tomba à la renverse sur son fauteuil. Il s'était avancé vers elle et s'était jeté à ses pieds ; mais sa seigneurie l'en arracha en le poussant violemment, l'avertissant de ne pas ajouter le meurtre à ses autres crimes, en effrayant la dame : « quoiqu'en vérité, ajouta-t-il, avec un sourire railleur, elle soit maintenant mieux protégée que la dernière fois qu'elle vous vit : d'ailleurs, insensé, si c'est votre pardon que vous voulez obtenir, elle ne peut vous l'accorder ; ce doit être le Roi ».

Le ton élevé et fier dont on répondit à ces mots, rappela les esprits de la dame ; elle fixa de nouveau Charleville, et s'écriant, *oh Dieu! mon fils!* elle tomba une seconde fois sans connaissance sur son fauteuil.

L'étonnement

L'étonnement du juge de paix, en entendant cette exclamation, est facile à concevoir. Charleville lui avait persuadé qu'il était une personne de famille et de rang. La dame, en reconnaissant l'étui, l'induisit ensuite à le considérer comme le voleur qui le lui avait pris de force ; et lorsqu'elle le reconnut pour son fils, il était encore une fois obligé de changer d'opinion. S'il eût véritablement agi d'une manière convenable au caractère sacré qu'il avait à soutenir, ces circonstances fortuites ne l'auraient pas embarrassé ; mais avant le bien de son pays et la dignité de ces loix, qu'il était de son devoir de maintenir, Standlaw ne considérait que son intérêt particulier, et la qualité de ceux qui pouvaient y contribuer. Il était donc

embarrassé de la manière dont il agirait pour échapper au ridicule de ceux qui, à ce qu'il redoutait, ne manquaient ni de talens ni d'inclination pour le railler. Il y avait quelque chose de sévère et de menaçant dans la physionomie du gentilhomme qui accompagnait madame Charleville. Il semblait entièrement occupé à la rappeler à la vie, à adoucir sa douleur; mais à peine daignait-il jeter les yeux sur le juge de paix et sur le reste de la compagnie. Sa seigneurie, cependant, ne se déconcertait pas facilement, et l'occasion de faire connaissance avec les Charleville était trop favorable pour qu'il la manquât. Il adressa donc au gentilhomme un long discours, dénombrant les divers tours et interprétations qu'il avait faits en faveur

du jeune gentilhomme dans son examen, et les conditions favorables qu'il avait obtenues pour lui dans une affaire qui aurait pu se terminer beaucoup plus malheureusement; mais il savait ce qui était dû au rang, et il ne doutait pas que le comte de Sedgemore et le reste de la famille ne fussent éternellement reconnaissans du soin qu'il avait pris de leur tranquillité et de leur dignité. Cette harangue se termina avec beaucoup de protestations sur le bonheur qu'il goûtait d'avoir été témoin, dans sa maison, d'une entrevue entre une mère et son fils qui se retrouvaient. « Mais quant à moi..... mais vous me comprenez bien, monsieur,..... nous dînons à quatre heures » ? Standlaw ne doutait pas qu'on n'acceptât son invitation, et il répéta les derniers

mots d'un air de confiance. Mais le comte de Sedgemore, car c'était lui qui accompagnait Charleville, détruisit bientôt son espoir et son air de triomphe. Il l'assura que le comte de Sedgemore ne croirait jamais avoir de l'obligation à quelqu'un qui consulterait la paix et la dignité de sa famille aux dépens de la justice publique. Que si le jeune homme avait trangressé les loix de son pays, il aurait dû le punir, pour qu'il servît d'exemple aux gens d'un rang inférieur; mais que s'il n'était pas coupable, son absolution ne devait pas être regardée comme une faveur, mais comme une justice». A ces mots il ordonna à Charleville, d'un air très-mécontent, de monter, et répétant, avec beaucoup de solennité, ces paroles si connues de Shakespear,

« *He that would Jove's sceptre boar,*
» *Must be both holy and severe* ».

Celui qui veut porter le sceptre de Jupiter
Doit être à la fois et sévère et sacré.

conduisit la mère affligée à sa voiture, refusant absolument tous secours de l'officieux Standlaw.

CHAPITRE XXXI.

La voiture retourna à l'auberge qu'elle avait quittée. Là, Marmaduke rétablit ses forces épuisées, par un bon dîner, et Charleville s'enferma avec ses amis. Ils avaient été près de deux heures séparés, lorsque Charleville entra dans la chambre de bonne humeur, et l'informa, avec beaucoup de volubilité, « que les choses étaient parfaitement bien arrangées entre lui et ses parens. Il faut que vous sachiez, observa-t-il, que mon oncle, lord Sedgemore, est le plus grand rabacheur qui soit sur la terre; il prêche toujours lorsqu'il peut attraper un auditeur; et c'est tou-

jours sur la convenance de la conduite et l'amabilité de la vertu. Ils savent que je m'embarrasse peu de ces misères, et comme ma mère ne veut pas me donner une part convenable de ce que j'aime (mais cependant pas encore de moitié autant qu'elle), vous m'entendez, mon garçon, mettant sa main sur ses goussets, nous avons été ensemble ce que la nature nous a faits, parens..... et non amis, tout le long du chapitre.

— Bien! répartit Marmaduke, mais j'espère que maintenant vous avez tourné un autre feuillet.

— Oui, oui, grace à mon étoile qui m'a amené à effrayer la vieille dame jusqu'à la faire tomber dans des accès, et à mettre ce bourru de comte dans l'inquiétude la plus violente sur sa santé; autrement on

m'aurait abandonné à mes propres ressources.

— Vous n'êtes pas stérile en inventions, observa Marmaduke en souriant; mais quelles sont les conditions de cette paix et de cette réconciliation ?

— Bah ! de mener une vie un peu plus réglée que vous autres gens posés, et de penser à prendre quelque profession;..... ils ne peuvent me porter à entrer dans l'église..... Il faut donc opter entre le barreau ou un régiment. Mais ces vieux fous s'imaginent-ils que je passerai la meilleure partie de ma vie sur des loix sèches ? Et quand j'aurai pâli sur Coke, Littleton et les autres, jusqu'au vieux Justinien, et que je serais en état de prendre des lettres, supposent-ils que je parcourrai tout le royaume pour

en obtenir? On me confiera pour leur succès et ma réputation, à un juge scrupuleux ou à un ignorant jury? Non, non, je ne soumettrai pas ma personne au contrôle d'aucun homme, me tourner à droite et à gauche, et puis encore à droite..... marcher, faire halte, courir, s'arrêter, sans être consulté le moins du monde en ces occasions;.... ou être baloté dans un vaisseau, sans savoir si je dois gêler à Halifax ou rôtir à Madras. Mais, mon cher monsieur, comment trouvez-vous cela? Il plaît aux grandes puissances, c'est-à-dire, à ma mère et à mon oncle, que je voyage avec eux; et vous savez, monsieur, qu'il faut battre le fer quand il est chaud; je les contenterai jusqu'à ce que j'aie rempli mes desseins, alors je ferai

une nouvelle escapade, comme je joue sur mon violon tant que le caprice dure, je le jette ensuite sur le plancher.

Marmaduke fut choqué de ces sentimens: — Vous ne vous embarrassez donc véritablement pas de vos amis, de votre propre caractère, de l'honneur et de la vérité?

— Arrêtez, monsieur, interrompit Charleville, je n'ai ni le tems ni la patience d'entendre moraliser..... Thomas, à moins que le pauvre garçon ne soit parti pour un plus grand voyage, trouvera les chevaux ici. Mon bon lord Sedgemore croit que le cheval que vous montez est à vous..... Je le lui ai dit ainsi, et par ma foi, je veux être damné si je n'ai pas l'idée du plus joli tour du monde. Je le vis regarder le cheval; il en est émer-

veillé ; vous savez que c'est un superbe animal ; je lui dirai que vous consentez à l'en accommoder : vous n'aurez seulement qu'à rester là pendant que je vanterai ses perfections ; alors vous en tirerez une bonne somme, prendrez l'argent d'une main et le glisserez dans ma poche de l'autre. Ce sera fait, monsieur, dans un moment, *god dam!*

— Non, monsieur, interrompit Marmaduke, en déguisant sa colère, non, cela ne sera jamais ! ciel ! quelle partie de ma conduite a pu me faire paraître capable d'une semblable bassesse ! Hélas ! c'est de m'être associé avec celui qui propose un plan si infâme. Partez, monsieur, tandis que le souvenir de la mère peut seul retenir ma colère contre le fils.

Charleville ne pensa pas conve-

nable de se disputer avec Marmaduke à qui il était redevable. Prenant un air de chagrin et de contrition, il l'assura que ce n'était qu'une idée légère et folle, qu'il ne désirait pas vendre son cheval. « Et pouvez-vous vous fâcher sérieusement sur un sujet si frivole, observa-t-il, et avec tout votre savoir et votre philosophie? Si vous le pouvez, qui peut nous blâmer d'être des jeunes gens ignorans et intraitables. Mais venez, venez, monsieur, tendant sa main; vous avez quelque chose de meilleur que la science..... Vous avez véritablement un bon cœur et savez pardonner. Je dois vous quitter dans l'instant. Je suis fâché de vous avoir offensé, et si vous avez besoin de moi à la ville, en quelque tems que ce soit..... en tous tems, mon-

sieur, je serai charmé, enchanté de vous voir. Quant au juge de paix, je me vengerai de lui ».

A ces mots il se précipita hors de la chambre, sans essayer de donner la main à notre héros, sans désirer de lui rappeler les obligations pécuniaires qu'il lui avait; et notre héros ne se souvint que Charleville aurait été à même de reconnaître l'assistance qu'il venait d'en recevoir, que lorsque le roulement de la voiture du comte l'informa qu'il était trop tard d'y songer.

CHAPITRE XXXII.

Délivré de son importun et incommode compagnon, notre héros, malgré les invitations qu'il en avait reçues, se détermina à ne jamais renouer connaissance avec lui. Il n'était pas sans ambition, et une liaison avec les Charleville aurait été assez à désirer; mais il était trop vertueux pour se plier au caractère licentieux du neveu, et avait trop de raison pour se flatter d'un accueil favorable de la part de l'oncle. De-là son esprit se portait vers les habitans de Belville-Hall; et se rappelant avec peine le traitement qu'il en avait reçu tout récemment, son cœur volait vers Emilie, qu'en dépit de tous ses

efforts, il ne pouvait cesser d'adorer : de-là son esprit lui représentait les auteurs de son être et les guides de son enfance ; son ame se fixait sur ces derniers objets avec une joie pure et calme, après les tempêtes qui l'avaient si récemment agitée. Tel fut le pouvoir de l'imagination, et sa profonde rêverie, qu'il se trouva bientôt sous le toît hospitalier de ses parens, où son père semblait vouloir inculquer dans son ame quelques préceptes de morale, pour le préserver des piéges du monde, et sa mère appuyant son observation par un œil humide et un regard plus persuasif, et plus éloquent que la voix de Cicéron..... Oh ! mon fils, semblait-elle dire, que ces paroles se gravent profondément dans ton cœur ; de leur observation dépen-

dra ton bonheur, quand la langue qui les prononce sera pour jamais dans le silence, et que l'œil vigilant de ta mère sera fermé dans la poussière.

Marmaduke tressaillit en croyant entendre ces paroles que l'imagination avait apportées à son oreille; « cette époque puisse-t-elle être, bien éloignée », fut la réponse qu'il fit en lui-même. Dans ce moment le conducteur vint informer que la voiture serait bientôt prête. Comme il n'avait pas de bagage, et que sa malle avait été envoyée par une autre voiture, il entendit, sans mot dire, les avis du cocher; et croisant de nouveau ses bras, il allait tomber dans une autre rêverie, lorsque deux hommes ivres, s'approchant de lui avec un bol de punch, s'écrié-

rent : « que puisqu'il était l'honorable ami du gentilhomme, il devait en prendre sa part. Venez, monsieur, cria l'un d'eux, venez ici, buvons à *la confusion du juge de paix* ». Et plaçant son dos contre le paneau, il essaya de porter le breuvage chéri à ses lèvres ; mais sa femme se précipitant dans la chambre, lui heurta soudain le coude et renversa le tout sur sa poitrine. « C'est toi, Bill Tipple, s'écria la matrone enragée, se tournant vers son compagnon, qui fait boire notre homme de cette façon, n'es-tu pas honteux de rendre ivrognes toutes les personnes qui travaillent dans la même boutique que toi ? Les hommes qui ont des femmes et des enfans devraient se souvenir qu'il y a dans la famille d'autres estomachs que les leurs ; et je

désirerais aussi que les gentilshommes, appuyant ses poings contre ses hanches, et regardant fixement Marmaduke, au lieu d'employer leur argent à changer les hommes en brutes, envoyassent un pain ou un peu de charbon à leur misérable famille, afin que leurs épouses eussent quelque chose pour leur tenir chaud; mais cela sonne beaucoup plus, cela fait beaucoup plus de bruit, de donner deux guinées pour boire à une auberge, que de descendre dans une allée obscure, et d'y répandre une guinée ou deux pour nourrir l'affamé et habiller ceux qui sont nus. Je suis cependant sûre que si les gens comme il faut savaient ce que c'est que de vivre avec de sots ivrognes, ils n'encourageraient pas l'ivrognerie. Insensés que vous êtes, vous avez perdu

votre tems, et votre tems est de l'argent pour vous? Vous avez perdu ici tous vos sens ou plutôt vous les avez laissés à la porte; il y aura ordures à nettoyer avant que vous vous sépariez. Imbécille et désagréable brute, je t'ai en horreur »!

— Alors nous sommes d'accord, marmotta le mari en tremblant.

— Non, il n'y a pas de démon plus étrange que toi sur la terre, même dans le monde, dans tout le monde.

Dieu sait combien de tems la harangue de l'héroïne aurait duré, à la terreur de son mari et de son compagnon, chacun desquels connaissait aussi bien la force de son poing que celle de ses paroles. Mais elle fut interrompue, pendant que notre héros protestait qu'il n'avait aucune connaissance de l'affaire,

par l'arrivée d'un personnage encore plus bruyant, c'était le cocher, aux sommations duquel Marmaduke obéit aussitôt en montant dans sa voiture, et ils partirent. Un de ses compagnons de voyage lui apprit l'espèce et l'étendue de la vengeance dont Charleville avait menacé Standlaw. Il avait acheté tous les bouts de rubans de toutes largeurs et de toutes couleurs, qui étaient dans la boutique du village, et les avait distribués parmi la populace pour la gagner; et leur avait de plus donné un baril de forte bierre, à condition que lorsqu'il serait vidé, ils iraient à la porte du juge de paix et le salueraient par trois huées bruyantes. Que ces conditions aient été observées ou non, c'est ce que je ne puis dire, ajouta l'historien; tout

ce que je sais, c'est qu'un combat singulier s'est livré sur le gazon, et que l'un des combattans à eu un œil emporté, et l'autre a été si dangereusement rossé, qu'on l'a emporté chez lui sur une claie, et sa femme a été tellement effrayée en le voyant dans cet état, qu'elle a fait une fausse couche, et qu'on n'espère plus rien de sa vie. Tel est l'effet de la générosité des gentilshommes envers les pauvres gens ; ils feraient beaucoup mieux de les laisser mourir de leur belle mort, que d'employer leur argent de cette manière ». Cette apostrophe fut vivement appuyée, en accablant d'exécrations les auteurs d'un semblable malheur, par quatre femmes qui formaient le reste des voyageurs.

Quand Marmaduke eût été la

cause unique et immédiate de tous ces malheurs, sa sensibilité n'eût pas été plus vivement émue. L'obscurité qui régnait dans la voiture, cachait, il est vrai, les effets que cette nouvelle avait produits sur sa physionomie ; mais un profond soupir et une apostrophe passionnée qui lui succéda, étaient trop clairs pour qu'on ne les remarqua pas. « Maudits soient les auteurs d'un semblable malheur ! dites-vous? — Ah! ne dites pas cela, je vous en conjure, car Dieu sait combien je suis innocent; cependant je dois réparer le mal autant qu'il est en mon pouvoir. Je fus compagnon de celui qui commit la faute, je dois en partager l'expiation ».

Ici Marmaduke se leva, et mettant sa tête hors de la portière,

ordonna au conducteur d'arrêter, d'un ton qui donnait du poids à ses paroles. Tandis qu'on ouvrait la porte, le vieillard observa, à haute voix, que l'imagination de leur compagnon de voyage lui avait fait perdre la raison, qu'il était certain que le compagnon d'un criminel ne pouvait être innocent; et que quant à l'expiation, elle ne devait pas être dans l'homme; mais bien pour l'homme, et non pas par de bonnes œuvres, mais par sa conscience. Cependant notre héros ne fit pas beaucoup d'attention à cela; mais sautant avec la rapidité d'un éclair au bas de la voiture, retourna promptement sur ses pas, après un adieu brief et général.

CHAPITRE XXXIII.

Laissons notre piéton poursuivre sa route vers le village, et portés sur les ailes de l'imagination, dirigeons nos regards vers Emilie et le voisinage de Belville.

On a remarqué mille fois, depuis le siècle d'Horace, que nous ne sentons véritablement le prix des choses que lorsque nous en sommes privés, et que nous ne connaissons bien la grandeur de l'affection que nous avons pour quelqu'un, que lorsque la mort ou l'absence nous apprend à réfléchir sur sa perte.

Tandis que Marmaduke présidait à chaque petit concert, était présent à chaque repas, accompagnait Emilie dans toutes ses promenades,

nades, pendant son séjour à Belville-Hall, les heures d'Emilie s'écoulèrent dans la tranquillité. Quoiqu'elle fût à chaque instant témoin de ces qualités qu'elle avait constamment admirées, cependant elle s'était conduit suivant les plus rigides convenances. Sa prudence et sa discrétion ne l'avaient jamais abandonnée, excepté dans ce moment de terreur et de surprise, dans lequel elle fit l'aveu de sa tendresse. Elle avait déposé son secret dans le sein de l'honnête Judith; mais quoique miss Fortescue et lady Janetta l'eussent vivement pressée sur cet article, elles n'avaient dû qu'à leur seule sagacité la découverte du véritable état de ses affections. Mais, quand le lendemain du départ de notre héros, lady Janetta alla la voir, et

l'informa de son renvoi soudain et inattendu, elle ne sembla ni capable ni dans l'intention de déguiser ses sentimens. Le poids de sa douleur était devenu trop pesant pour qu'elle pût le supporter, et le seul moyen de l'alléger était de s'étendre sur les vertus de Marmaduke, et de rappeler les heures heureuses qu'elle avait passées dans sa société. Miss Fortescue qui accompagnait sa seigneurie dans cette visite, dans le dessein malicieux de chagriner sa rivale, la laissa poursuivre sans interruption jusqu'à ce que monsieur et madame Mildnay les eussent jointes; alors se tournant vers la dernière, elle observa « qu'ils avaient parlé d'une personne qu'elle pouvait avoir vue, mais qu'on connaissait fort peu à ce qu'elle supposait.....

d'un M. Marmaduke, le dernier précepteur d'Auguste, quoique, ajouta-t-elle, avec un regard mystérieux, votre Emilie ait eu assez d'occasions de le connaître à quelques égards; non qu'il fût une personne très-propre à fixer son attention et les affections d'une dame. Rien n'était plus joli ni plus galant, mais..... ».

Ici elle hésita, et dirigeant ses yeux, ainsi que ceux de la compagnie sur la figure d'Emilie qui rougissait, déclara qu'elle ne pouvait poursuivre sans sa permission. Emilie rassembla tous ses esprits, et l'informa qu'elle était parfaitement libre de terminer sa phrase. Comme elle semblait se rapporter à une autre personne, elle ne pouvait deviner le but de sa question; mais si elle eût regardé

Marmaduke, elle aurait été aussi prête à donner son avis. « La vérité, miss Fortescue, continua t-elle d'un ton ferme, ne nous blesse jamais que quand elle est déguisée. Quand elle est mêlée avec l'erreur, elle est plus dangereuse que la fausseté elle-même ».

— C'est bien dit, mon enfant, cria M. Mildnay, encourageant Emilie par un sourire gracieux, car les assassins de nos caractères, ainsi que ceux de nos personnes, n'agissent jamais que dans les choses où il y a beaucoup d'obscurité et quelque lumière. Mais je vous demande pardon, madame, s'adressant à miss Fortescue, de cette digression. Je n'ai aucune crainte, je vous assure, sur notre chère Emilie; quoique la nature ne nous ait pas donné les droits de parens,

je sais que madame Mildnay et moi possédons entièrement sa tendresse filiale ; et je suis convaincu que, si elle a fixé son choix, elle ne le désavouera pas, car le choix d'Emilie ne peut être mauvais.

Notre jeune héroïne avait supporté le choc de la calomnie presque sans s'émouvoir ; mais elle reçut, avec les marques de la plus grande sensibilité, la manière franche et libérale avec laquelle son vénérable bienfaiteur exprimait sa pleine confiance en sa discrétion. Comme il était assis près d'elle, elle prit sa main, et la serrant doucement, jeta un regard sur sa figure, qui semblait dire dans le langage de son ame : « Puissiez-vous n'être jamais trompé sur votre Emilie » ! Il ne fut pas perdu pour celui auquel il était adressé ni pour

le reste de la compagnie. Lady Janetta et les Mildnays regardèrent, avec une augmentation d'affection la reconnaissance de l'aimable orpheline. Le démon qui dirigeait alors miss Fortescue, semblait avoir élevé dans son sein les passions turbulentes qu'il ressentait lui-même, lorsqu'il contemplait la félicitation et l'innocence du premier couple. C'est pourquoi ils écoutèrent, avec des sentimens divers, lorsque M. Mildnay poursuivit :

— Il n'est pas nécessaire, lady Janetta, de vous dire pourquoi un paisible vieillard va aussi rarement chez ses voisins; mais j'ai été à Belville-Hall pendant le séjour du jeune homme, et ce que j'ai observé en lui me l'a fait prendre en amitié. J'en vis assez pour me con-

vaincre, qu'avec une belle physionomie et les manières d'un gentilhomme, il ne manque pas d'esprit et de génie. Peut-être aussi y a-t-il quelque chose dans son nom qui s'empare de mon imagination. J'ai connu dans ma jeunesse un Marmaduke que personne de mes connaissances ne surpassait en bonté et en capacité.

— Et je suppose que vous avez trouvé de la ressemblance, interrompit madame Mildnay.

— Oui, ma chère, mais les yeux d'un vieillard peuvent se tromper.

— Yeux de vieillard tant qu'il vous plaira, dit miss Fortescue, je crois que vos yeux en ont assez vu pour une seule entrevue. Mais comment se fait-il, monsieur, que vous vous soyez contenté d'un seul coup-d'œil de cet éton-

nant jeune homme? Une invitation dans votre maison aurait fait plaisir, j'oserai le dire, à plus d'une personne.

Ici elle fixa de nouveau ses yeux sur Emilie de manière à attirer encore une fois sur elle les regards de la compagnie. Mais elle n'eut pas lieu de triompher des effets de sa méchanceté. Emilie répondit avec beaucoup de vivacité: « Vous avez bien raison, le convié aurait trouvé beaucoup de choses dignes de son admiration dans son hôte, tandis que l'hôte aurait été très-satisfait de la conduite de son convié; au moins si l'opinion reconnue de miss Fortescue est bien fondée ». C'était la répartie la plus forte que le cœur tendre de notre orpheline eût jamais essayé de faire, et son effet fut d'autant plus puissant, qu'on

l'attendait moins. Cependant comme elle ne faisait jamais de peine aux autres sans en ressentir elle-même, elle ajouta aussitôt : « mais j'ose dire que M. Mildnay n'agit jamais sans raisons ».

— Non, non, ma chère ; et en cette occasion, répliqua miss Fortescue, en affectant de sourire, nous devons louer sa prudence.

— Je ne suis pas forcé de rendre aux autres, observa M. Mildnay, compte des motifs de ma conduite, tant qu'elle n'est pas préjudiciable au bonheur de ceux à qui je m'intéresse. J'ai entendu parler de M. Marmaduke comme d'un habile musicien, et ayant fait moi-même le violoncelle ; nous nous serions liés davantage, malgré sa jeunesse, si son tems eût été à lui, et si je n'eusse pas été

déterminé à ne jamais encourager à des choses frivoles ceux qui doivent se faire remarquer par une profession différente.

Madame Mildnay avait proféré peu de paroles durant ce dialogue; mais elle avait appris quelque chose, et désirant en savoir davantage, ne cherchait pas à l'interrompre; lorsque lady Janetta, qui était restée dans le silence, tant à cause du dégoût que lui causait le sujet, que de la manière dont on l'avait traité, cherchait l'occasion de rendre la conversation plus générale. La conclusion de l'observation de M. Mildnay laissant une pause, elle déclara « que son opinion sur l'imprudence d'une semblable passion pour la musique était formée depuis longtems », et elle allait s'étendre sur les circonstances qui pou-

vaient fonder cette opinion, quand miss Fortescue, qui savait que leur visite du matin se terminerait bientôt, et qui avait encore à frapper le grand coup de méchanceté qui devait percer le cœur de sa rivale, l'interrompit par une exclamation soudaine.

« Bon dieu! et avez-vous appris le terrible accident qui est arrivé dernièrement au jeune homme dont nous parlions? Est-il chose au monde plus choquante?

Madame Mildnay desira en être informée.

« Ma chère dame, je vous prie de m'excuser. Je suis très-fâchée d'avoir touché cette corde; j'avais fait, jusqu'à présent avec succès, tous mes efforts pour m'en empêcher; mais cela me revient toujours à l'esprit. Je plains ses amis;

quant à lui, je ne suppose pas qu'on lui fasse grace, et je suis fâchée d'observer qu'il ne le mérite pas. Si mon autorité n'était pas sans réplique, je n'aurais jamais cru M. Marmaduke capable d'une action si choquante et si basse ».

Ayant ainsi engagé l'attention de ses auditeurs, et excité la sensibilité d'Emilie qui se joignit au reste de la compagnie, pour la prier de poursuivre, et de ne pas leur faire souffrir le tourment de l'incertitude, elle demanda de nouveau la permission de s'éviter une tâche si désagréable; et les choses pouvaient peut-être tourner mieux qu'on ne les lui avait représentées; mais les raconter de la manière dont elle les avait entendues, exigeait plus de tranquillité qu'elle ne pouvait prétendre en avoir, et

moins de tendresse et de sensibilité que n'en possédaient, à ce qu'elle observa, quelqu'un de ses présens auditeurs, jetant, en même tems, un regard malicieux sur Emilie.

« Il n'y a pas de nécessité, madame, de fixer cette dame en particulier, cria madame Mildnay; je sens que je puis à peine moi-même supporter ce coup, et je ne prétends pas avoir plus d'humanité que les autres. Il n'y a donc pas besoin de chercher à attribuer à d'autre cause l'émotion d'Emilie. Mais puisque vous êtes si peu disposée à satisfaire cette curiosité que vous savez si bien exciter, peut-être lady Janetta, voudra-t elle nous favoriser d'un récit brief de cette mystérieuse affaire ».

« Je suis fâchée, répondit sa sei-

gneurie; cela n'est pas en mon pouvoir; et je ne sais si je ne suis pas plus surpris de ce que j'entends maintenant, que d'avoir tout ignoré jusqu'ici ».

« Si vous ne le sûtes pas, ma chère lady Janetta, cela vient des mêmes motifs, répliqua l'hypocrite, qui m'engageaient encore maintenant à cacher ce que je n'appris moi-même que ce matin; mais comme vous paraissez tous desirer si vivement que je vous en informe, je ne vous cacherai rien ».

Alors elle donna un détail très-circonstancié de l'aventure de notre héros avec le fermier Aires, comme le lui avait immédiatement rapporté sir Henri Simpkins, et embelli par beaucoup de changemens et d'additions de son crû. Son récit péchait sur un point essentiel; il

faisait croire que notre héros fût lié sur le charriot ou sur le char, comme l'appelait Miss, non pas pour être mené au siége de justice, mais à la prison du Comté.

Ses pensées fréquentes, son trouble affecté, et ses exclamations, prolongèrent tellement ce lamentable récit, que la voiture de Lady Janetta attendait depuis longtems, lorsqu'il se termina. L'heureux instant qui ferma la bouche à la médisance, ne fut pas plutôt arrivé, que sa seigneurie, après avoir chuchoté à l'oreille d'Emilie, son propre manque de crédulité, se leva et partit; et avec elle sortit triomphante la misérable que l'envie et la concupiscence venaient de faire parler ainsi.

CHAPITRE XXXIV.

La situation d'Emilie, à l'égard de notre héros, n'était plus un mystère après cette entrevue. Cependant telle était la tendresse de M. Mildnay et de son épouse pour elle, que ni l'un ni l'autre ne desirèrent l'entretenir à ce sujet, jusqu'à ce que la tranquillité de son esprit eût été suffisamment rétablie. Le dîner se passa avec la gaieté accoutumée, et M. Mildnay ayant versé, dans le verre d'Emilie une plus grande quantité de vin qu'à l'ordinaire, dit en souriant, « que le seul moment où l'on soit actif au soulagement du malheur des autres, est lorsque la bonté du créateur nous a pourvus nous-mêmes. Cependant je crains que nous n'ayons tous deux encore

à répondre sur cet article; ils avaient oublié la pauvre femme qu'elle avait été voir de Belville. Mais venez, enfant, ajouta-t-il, prenez cette guinée pour elle; mais ressouvenez-vous qu'elle fera presque autant de bien, sans dire le nom et le titre de celui qui l'envoie ».

— Et moi, pour cette fois, observa madame Mildnay, je veux égaler mon époux; en voici une autre.

Emilie avait alors sa redingotte, et partait, quand M. Mildnay, charmé du chagrin qu'elle avait montré de sa mission, et sa promptitude à la réparer, la rappela. « Les bonnes actions, mon Emilie, doivent être récompensées dans le ciel; mais vous avez encore loin avant d'attraper la soixantaine, et ceci est payable

au porteur, à sept jours de date. A ces mots, il glissa dans sa main un billet de dix livres sterlings, et la pressa doucement. Au lieu d'être mécontente comme certaines femmes l'auraient été, madame Mildnay jeta sur la belle orpheline, un regard aussi gracieux que si cette généreuse preuve d'affection envers elle eût été concertée.

Emilie, après une promenade de près d'un mille, gagna le petit enclos devant la cabane, et fut surprise de voir qu'il n'était plus couvert de mauvaises herbes et de pierres. Quoique irrégulier dans sa surface, il était disposé sous la forme d'un joli petit jardin; de jeunes arbres étaient plantés de chaque côté du sentier qui conduisait à la maison, et tout le terrein

était couvert nouvellement de différentes plantes et herbes. « Sûrement, s'écria-t-elle, en approchant de la porte, la pauvre femme est morte, et l'homme a quitté aussitôt sa triste demeure, ou la tyrannie de Gultrap les a chassés delà. Ceci est l'ouvrage d'un plus riche tenancier! Hélas! pourquoi furent-ils oubliés? Ils sont partis, et l'occasion de leur faire du bien est passée »!

Ces réflexions furent cependant bientôt bannies à la vue de la malade elle-même qui, ayant aperçu Emilie, s'était traînée à la porte pour la recevoir.

— Ah! madame, s'écria-t elle, que je suis heureuse de vous voir; depuis que vous vintes ici, tout m'a prospéré, et ma santé s'est améliorée dès cet instant.

Elle lui raconta donc, au sujet des embellissemens qui n'étaient pas moins visibles au-dedans qu'au-dehors, « qu'un jeune homme était venu le lendemain qu'elle l'avait vue, et avait payé pour faire niveler le plancher, racommoder les fenêtres, et que son mari avait blanchi les murs, de sorte qu'elle était maintenant très-contente; que le gentilhomme avait également envoyé une personne de village pour arranger le jardin, et le garnir de toutes les choses nécessaires; qu'il lui avait de plus donné de l'argent; mais, » ajouta la bonne femme : « mais, de toutes ses bontés, celles qu'il a eues pour mes enfans me touchent le plus. Il habilla l'aîné de nos garçons avec quelques vieilles nippes qu'il ne voulait plus mettre, de sorte que le pauvre garçon avait

l'air d'un prince, quoique je ne doive pas dire cela, moi qui suis sa mère. Hier l'enfant entendit parler d'un emploi facile à remplir, et alla pour s'engager dans son nouvel équipage; et aujourd'hui son maître est convenu de le prendre apprenti pour sept années, pour nettoyer les souliers et les couteaux, et servir à table ».

« Emploi facile, observa Emilie en souriant, et il y a lieu d'espérer que long tems avant la fin de son apprentissage, il sera tout-à-fait maître dans son service. Mais quel est ce gentilhomme charitable »?

« Quant à cela, madame, je ne puis le dire, quoique je sois presque sûre qu'il n'est pas de la famille Gultrap ».

« Et que fit-il pour le reste de vos enfans »?

« Ce que, madame, toute bonne que vous êtes, vous ne devineriez jamais. Il tira de sa poche une poignée de petits livres, et les appelant autour de lui, donna à un chacun un alphabet; et leur disant de bien se conduire, il les conduisit à l'école de l'autre côté du chemin.

« Oh! madame, que ne sentis-je pas, quand je vis mes chers petits bambins le suivre! Je ne pouvais parler, mon cœur était prêt à se briser, je tombai sur mes genoux pour remercier Dieu; mes enfans sont maintenant externes à l'école; leur maître a déjà reçu un quartier d'avance, et le gentilhomme en paiera un autre, quand il sera fini. Mais ne pouvez-vous dépeindre sa personne »?

« Oh! madame, il ne resta pas long-tems, mais que Dieu le bé-

nisse ! je le trouve un des jeunes gentilshommes les plus beaux et les mieux faits que j'aie jamais vus; il avait une voix si douce et une figure si jolie, avec de beaux yeux noirs d'une grandeur démesurée, et un nez aquilin ».

« N'avait-il pas une petite marque sur le front » ?

« Oui, madame, aussi sure que vous avez une robe. Il ôta son chapeau, et je vis une petite cicatrice aussi rouge que du feu ».

Emilie resta dans le silence, et se livra à ses pensées. « C'est ce Marmaduke, se dit-elle à elle-même, qui a été renvoyé si injustement de Belville, et est encore poursuivi par la méchanceté et la calomnie. Qui peut me convaincre que l'homme qui fit toutes ces actions charitables, est un brigand sans

aveu ? Non ! non ! le penser en cet instant, avec tant de preuves du contraire, serait se joindre à la calomnie. Simpkins et mis Fortescue, peuvent s'égayer sur son compte ; mais Marmaduke sera toujours vertueux. Quel qu'il soit, puisse son bonheur être proportionné à son mérite ! — Oui ! et puisse le sentiment intérieur qu'Emilie l'aime, ne pas le diminuer » !

Tandis qu'elle s'abandonnait à ce soliloque, et qu'une larme coulait le long de ses joues, une jeune fille s'avança avec légèreté dans la chambre, et s'approchant de la malade, la pria de lui prêter une aiguille d'une certaine grosseur, ce qu'ayant obtenu, elle partit comme elle était venue.

« Bon Dieu ! madame, observa la malade, lorsqu'elle fut partie, dites-

vîtes-vous jamais rien de si joli? J'avoue que je la crois aussi belle que le jeune gentilhomme dont nous parlions. Le monde, en vérité, dit: — mais il y a tant de calomniateurs de nos jours, il ne faut pas croire tout ce qu'on entend, et j'espère bien que cela n'est pas vrai ».

« Que dit-on, bonne femme? s'écria Emilie, alarmée de cet exorde ».

« Eh! madame, je ne m'occupe que de mes affaires; je ne m'inquiète jamais de celles des gens au-dessus de moi; mais on ne peut pas toujours se garder des coups de l'envie. On dit que Betty Huggins reçoit des visites mystérieuses de tems à autre, de quelque gentilhomme de Belville, et mes garçons m'ont dit que le jeune gentilhomme mon ami y demeurait. Ils sont sûrs de l'avoir vu se promener

à cheval avec le fils de M. Gultrap, et un domestique derrière eux. Quel malheur qu'ils ne soient pas de semblable condition! Ils semblent comme faits l'un pour l'autre ».

Pauvre Emilie! ce coup était aussi rude qu'inattendu! Elle tâcha de déguiser ses sentimens, mais ses efforts furent vains; ses lèvres pâlirent, et un tremblement universel la saisit.

« Oh! ma chère dame, vous vous trouvez mal: sortez pour prendre l'air pendant que vous en avez la force, et je vais vous chercher de l'eau, cela vous rétablira; que je voudrais vous aider »!

Tandis que la pauvre femme, dont le bavardage avait causé cet accident, s'efforçait de le réparer en allant chercher sa cruche, Emi-

lle essaya de suivre son conseil, et enfin, avec beaucoup de difficulté, elle atteignit la porte, contre laquelle elle s'appuya pour s'empêcher de tomber. Dans cet instant Betty Higgins revint avec l'aiguille en fredonnant, et le vent se jouant dans ses tresses.

« Vîte Betty, vous ne vîntes jamais aussi à propos; cette dame se trouve mal, et je ne puis la secourir ».

Betty obéit aussitôt, et éloignant Emilie du mur, appuya sa tête contre son sein. Elle avait tâché en même tems de remplir un verre d'eau, dont elle jeta une telle quantité sur la figure d'Emilie, que ses sens lui revinrent bientôt. Mais quelles furent ses sensations en ouvrant les yeux, de trouver sa tête appuyée contre le sein plus

blanc que la neige et à moitié découvert de sa rivale supposée! Le ressentiment lui donna de nouvelles forces, elle jeta un cri aigu, et se débarrassa de ses mains. Hélas! pensa-t-elle, « où puis-je échapper à la persécution? Pourquoi suis-je destinée à souffrir cette indignité? Ah! Marmaduke, pourquoi ai-je toujours ta figure devant les yeux, ou plutôt celle d'une personne qui t'est plus chère que moi ».

« Elle avait déjà heureusement exécuté la commission de M. Mildnay, en glissant les deux guinées dans la main de la pauvre femme, tandis qu'elle dénombrait les bonnes actions de notre héros, car il est probable que l'agitation de ses esprits l'aurait maintenant empêchée de se rappeler l'objet de sa visite. Elle s'éloigna précipitam-

ment de la chaumière, et de la vue d'un objet si désagréable, et elle ne ralentit son pas, que lorsqu'elle fut près d'arriver au logis où sa fidèle Judith l'attendait. Elle lui donna tous les détails de son aventure, remarquant fréquemment dans le cours de sa narration, qu'elle était persuadée de l'innocence de Marmaduke, toutes les fois qu'elle réfléchissait de sang froid à sa conduite. A tout ceci, Judith répondit qu'elle espérait que cela tournerait comme elle le désirait, et que Marmaduke, malgré la manière dont il l'avait quittée, serait encore digne de son estime ».

« Oui, continua Emilie, c'est parce que je décrivis la misérable situation de ces malheureux, et que je parus m'y intéresser, qu'il épousa si

vivement leur cause, et qu'il alla chez eux le lendemain. Il était trop généreux pour me faire part d'avance de ses intentions, ou pour me les apprendre lorsqu'elles furent exécutées. Il n'aurait pas non plus quitté le voisinage avant de m'être venu voir, sans la froideur avec laquelle je le traitai, à cause de votre absurde histoire; et toutes les autres histoires sont, à ce que j'espère, et à ce que je crois, aussi absurdes et aussi mal fondées. Je suis seulement fâchée d'avoir pu m'en affecter si vivement; un sentiment élevé d'honneur et de convenance, ne peut-il pas avoir empêché M. Marmaduke de se livrer à une passion qu'il pensait peut-être devoir nous réduire à la pauvreté et au malheur? Ses moyens ne peuvent être considérables; et que suis-je, qu'une

orpheline dépendante de la bonté d'étrangers. S'il fut retenu par des motifs si nobles, pourquoi ne suivrais-je pas son exemple? Elle poussa un soupir, et ils marchèrent pendant quelque tems en silence, jusqu'à ce que Judith observa qu'elle n'osait dire ce qu'elle pensait, mais qu'il lui était venu dans la tête, une idée sur les motifs de M. Marmaduke, qui n'était pas trop à son avantage ».

« Comme vos idées, répondit Emilie, ne peuvent ni ajouter à son mérite réel, ni le diminuer, je ne m'en affecterai pas ».

« Vous paraissez, madame, penser plus avantageusement de lui, parce qu'il soulagea les besoins de ceux sur qui vous fixiez son attention; mais, à cet égard, je serais portée à penser plus mal de lui. Il

alla là le lendemain pour faire, à l'aide de quelques shellings, ce qu'il pensait devoir le mettre dans vos bonnes graces. C'était très-adroit de vous prendre du côté le plus foible; et parce qu'il vous connaissait généreuse et sensible, d'essayer de vous persuader qu'il l'était aussi. Mais.....».

« N'en dites pas davantage, Judith; mais répondez-moi sur le champ et sincèrement. Etes-vous instruite de quelque circonstance qui confirme vos soupçons »?

« Non, madame ».

« Alors je suis fâchée de vous voir capable de les conserver. Hélas! quelques personnes peuvent désirer de me donner de lui des impressions défavorables; mais Judith, je pensais autrement de vous ».

« Je suis fâchée, madame, » ré-

pliqua la fidèle Abigaïl, « de vous avoir offensée; je n'ai d'autre intérêt que celui de votre bien; tous mes désirs tendent à vous voir heureuse, et si je porte envie à quelqu'un, c'est à M. Marmaduke, dont vous pensez toujours favorablement. Quant à l'affaire de Betty Higgins, j'irai la voir, et je vous apprendrai si mon histoire est absurde ou non ».

« Sur ma parole, vous avez une jolie manière de m'appaiser, et je ne doute pas de la sincérité de vos désirs; mais je dois insister sur ce que vous ne preniez pas la liberté de condamner aucune de mes connaissances, sans d'autre fondement que vos simples conjectures. Quant à cette fille, vous pouvez agir comme vous voudrez; mais rappelez-vous qu'il ne me convient nul-

lement d'avoir aucun rapport avec elle ».

Elles avaient alors atteint la maison, et Emilie se hâta de communiquer à ses bienfaiteurs, l'état dans lequel elle avait trouvé les pauvres gens, quoique résolue à leur cacher le nom de la personne qui les avait secourus.

CHAPITRE XXXIV.

Dans les momens de loisir que lui laissait son service auprès de sa maîtresse, Judith fit les préparatifs nécessaires pour sa visite à Betty Higgins; et l'heure du repos ne lui eût pas plutôt permis de se retirer dans son appartement, sans avoir la crainte d'y être troublée, qu'elle prit une dernière leçon de son livre de chiromancie, de son guide des sorciers, et de son aide des astrologues. Prémunie de leurs instructions et d'un déguisement convenable, elle alla le lendemain matin de bonne heure à la porte de la cabane. Betty venait de se lever. L'idée de savoir sa bonne aventure plut beaucoup à son imagination,

et elle en saisit l'offre avec beaucoup d'avidité.

Judith l'informa qu'elle était la plus jeune des enfans de Bathshesmish, reine des Bohémiennes, et qu'étant sa favorite, elle lui avait communiqué à son lit de mort, ses secrets les plus importans; que la supériorité de son art était reconnue par toute la nation; qu'elle savait d'avance les diverses révolutions qui auraient lieu à la fin du monde; quels pays seraient détruits par les tremblemens de terre, ou inondés par des torrens de pluie de sang; quelles comètes enflammées passeraient sur la terre pour avertir et épouvanter ses habitans, jusqu'à ce qu'une plus pernicieuse, plus audacieuse que les autres, la touchât et la réduisît en cendres; que non-seulement le sort des royaumes de

tout le globe était dévoilé à ses yeux, mais qu'elle connaissait tous les incidens de la vie de chaque personne en particulier, depuis le roi, sur son trône, jusqu'au mendiant, sur son fumier; que la plus petite ride dans la main d'un homme, était un signe de ce qui devait lui arriver. Toutes les lignes, toutes les transversales étaient un signe de joie ou de chagrin, de plaisir ou de peine, de succès ou de revers, de santé ou de maladie, de vie ou de mort. Mais, quoique la nature eût placé ces marques sur la main de tous les mortels, cependant à cause de la perversité des hommes, peu étaient jugés dignes d'ouvrir le livre des destinées, et d'apprendre par son étude à en faire usage. Que Salomon, le chef des mages d'Israël, avait cependant enseigné cet

art à la reine de Saba, qui l'avait de nouveau enseigné à ses filles, desquelles le tenaient les Bathshesnish, après deux cent quatre-vingt-dix-sept générations; que son frère, qui l'attendait à peu de distance de la maison, ne le cédait qu'à elle en connaissances; que déplorant l'ignorance des hommes qui les fait courir à leur perte, et les plonge dans le malheur, ils découvraient la destinée de ceux qui les écoutaient, sans rien exiger d'eux, comme les médecins ordinaires du corps donnent leurs consultations *gratis* aux pauvres malades.

Betty crut bonnement tout ce que disait l'adroite soubrette, s'étonnant de la qualité, du savoir et de la bonté de cette femme, et la priant de ne pas parler haut, parce que sa mère n'était pas encore levée :

« Je vous en prie, ajouta-t-elle » tout bas, dites-moi quelle doit » être ma destinée, et combien je » dois avoir de maris »?

Judith prit sa main, et après avoir fait les contorsions les plus violentes, marmotté des paroles inintelligibles, en faisant des grimaces affreuses, pour augmenter l'étonnement et éveiller l'attention de Betty, procéda, avec une gravité affectée à la pratique de son art. « Oh! amour, s'écria-t-elle, quelle est la main qui ne porte pas les marques de ton pouvoir! Mais, oh jour de malheur! la ligne faible et nette de la pureté virginale est ici tombée dans les nombreux linéamens de la crédulité, et a succombé sous les détours perfides des faux sermens et des promesses. Fille infortunée! il y avait une situation

malheureuse dans les étoiles le jour de ta naissance : deux planètes d'un aspect malfaisant furent en conjonction, et une troisième avait son influence au-dessus de la troisième maison. Tu as accordé aux insinuations d'un Simpkins, ce qu'on ne peut recouvrer ».

Betty tressaillit. — « Ce n'est que trop vrai ».

— Oui, s'écria Judith en lâchant sa main, et tirant deux phioles de sa poche, regardez ce que vous fûtes ; considérez la limpidité de ces eaux ; mais je vous ordonne, par mon pouvoir, s'adressant aux phioles, de montrer à cette femme ce qu'elle est maintenant. Venez ; et vous, montrez-lui par votre mélange un signe de sa condition ; prenez une couleur de pourpre le plus foncé.

Les phioles obéirent aussi-tôt, et la jeune femme resta dans l'admiration de l'art de Judith.

Mais revenant à elle, — Dites-moi, je vous prie, sera t-il fidèle?

Judith examina de nouveau sa main pendant quelques instans, et alors dit: » la ligne de la constance mutuelle n'a qu'une courte durée; elle se confond bientôt dans celles de la variété et de l'indifférence. Les abeilles se reposent-elles sur la fleur quand elle est fanée? Le loup fréquente-t-il la bergerie quand les moutons n'y sont plus? Le renard se glisse-t-il dans la basse-cour, quand la volaille est dans la prairie? Ces lèvres seront-elles donc pressées, lorsqu'elles auront perdu leur fraîcheur? hélas! la crédulité des femmes n'engage-t-elle pas les hommes à les tromper?

Mais que la douleur ne déchire pas ton sein; la place de Simpkins sera remplie plus honorablement, car, par cette ligne, les destins te promettent un mari ».

Cette assertion était agréable, et Betty s'écria, avec beaucoup de vivacité, « apprenez-moi, je vous prie, son nom, afin que je puisse le connaître, et que je ne perde pas mon tems avec d'autres amans que je ne dois pas épouser ».

Judith n'était pas préparée à cette question, mais affectant un regard sévère et menaçant, elle répliqua : » ne t'avais-je pas dit que l'intention de Bathshemish est de faire du bien au genre humain. Pourquoi pousser la curiosité si loin ? Il suffit que tu saches que tu dois être épouse, et tu es avertie de te réformer, et de songer à un mariage

honnête ; car si tu connaissais le nom de ton futur, tu le choisirais, non pas parce que tu l'aimerais, mais parce qu'il devait être à toi, et la fortune, et notre sience seraient blâmées, et non ton propre jugement. Choisis donc librement, et n'irrite pas la destinée par ta folie. Quelle infamie, et quelle injustice sont-là, examinant sa main, cachées dans la ligne profonde de la dissimulation ! Les coupables sont à couvert des disgraces, tandis que les innocens sont persécutés. Simpkins t'a débauchée, goûte avec toi des plaisirs défendus. Mais Marmaduke, pourquoi est-il offensé ? qu'a-t-il fait ? Mais s'il est quelque vérité dans ce que les planètes et les esprits aëriens révèlent, la méchanceté ne prospérera pas sur la terre. Annoncez, ô

cieux, élevant ses yeux, sa voix, annoncez par des signes infaillibles, la punition du fourbe. Oh! Asmodée, Moloch et Adriel, faites, je vous l'ordonne, sortir de cette boîte les vapeurs sulphureuses, comme un présage des tourmens futurs ».

La boîte, que l'adroite Abigaïl avait remplie de phosphore et de poudre à canon, et d'une mèche, s'enflamma avec une explosion terrible, et répandit une odeur insupportable.

Quand la fumée se fut dissipée suffisamment pour rendre les objets visibles, la pécheresse terrifiée était à genoux dans le milieu de la chambre. Jamais nonne pieuse ne marmotta ses prières avec une volubilité plus étonnante, et jamais une terreur aussi grande ne suit la la dévotion des Saints-Pères de

Naples, lorsque le sang sacré de Saint-Janvier refuse de couler, qu'était celle qui paraissait peinte sur la phisionomie de cette belle pénitente.

— Levez-vous, s'écria Judith, levez-vous, fille abusée, que sont les prières, sans le repentir et la confession? Je t'ai convaincue de ta méchanceté, confesse tes crimes, dis, je te l'ordonne, que l'or et la séduction t'ont fait commettre des erreurs.

— Oui, oui. Je ne suis que trop coupable! Ce fut Simpkins qui me séduisit; mais quant à M. Marmaduke, en vérité, en vérité, je ne sais rien sur son compte.

A ces mots, elle tira son mouchoir, et le portant à sa figure, elle versa un torrent de larmes.

Quoique Judith eut affecté le

caractère d'une sorcière, elle n'avait pas le cœur assez dur pour être insensible aux émotions qu'elle avait excitées. Sa faiblesse l'aurait peut-être trahie, si un papier qui était sur le plancher n'eût attiré son attention. Betty l'avait tiré de sa poche avec son mouchoir, Judith le saisit promptement, et le mit, sans être aperçue, dans son sein. La voix de la mère qui descendait l'escalier, se fit entendre, et elle put seulement ajouter que la jeune pécheresse persistât dans ses bonnes résolutions, et ne pensât qu'avec respect et affection à la fille de Bathshesmish; elle ne demanda pas d'autre récompense pour lui avoir montré son bonheur réel, et lui avoir promis un mari; après quoi elle sortit au plus vîte de la maison, et s'étant lavé la figure et les bras, et s'étant dé-

pouillée de son déguisement, elle continua sa route pour informer sa maîtresse du succès qu'elle avait obtenu.

CHAPITRE XXXV.

JUDITH, quoique douée de beaucoup d'excellentes qualités, avait aussi toute cette curiosité qui est peut-être inséparable du caractère d'une soubrette. Elle n'aurait pu voir une lettre décachetée et à sa portée, sans la lire. Le motif additionnel d'y être intéressée, au sujet de sa maîtresse, n'était donc pas nécessaire pour la rendre impatiente d'être seule, afin de pouvoir parcourir le papier qui était dans son sein, qui, elle n'en doutait pas, était un billet d'amour. Elle ne se trompait pas, car elle lut les mots suivans :

« Ma chère Betty,

» J'espère que ce que je vous ai dit,

» la

» la dernière fois que je vous vis,
» vous a entièrement rassurée. J'ai
» de la peine à vous informer que
» mon voyage à Londres aura lieu
» dans un jour ou deux. Si je le
» puis, je vous verrai avant; mais,
» en tout cas, soyez sûre que je vous
» y achèterai quelque chose de joli.
» Pourquoi vous refusez-vous si
» obstinément à venir avec moi à la
» ville pour y demeurer? Ce n'est
» que pour changer votre obscure
» cabane en un palais, où vous
» aurez des gens pour vous ser-
» vir, et où toutes les choses com-
» modes et agréables seraient à
» vous, en vous donnant seulement
» la peine de les demander. Vous
» me dites que vous ne pouvez son-
» ger à quitter votre vieille mère;
» je desirerais que vous me don-
» nassiez une meilleure excuse, si

» toutefois il y en a à donner, ce
» qui me paraît une véritable folie,
» et je vous assure que je ne me
» contenterai pas long-tems de
» celle-ci. Ne pas quitter votre
» vieille mère! ah! ah! ah! Dites-
» moi, je vous prie, votre mère ne
» se passait-elle pas fort-bien de
» vous avant que vous fussiez née?
» Si elle se porte bien, elle peut
» bien se servir elle-meme, et si
» elle en est incapable, qu'importe
» qui l'aide à se traîner sur son
» siége, ou à porter sa cuiller à sa
» bouche! Quant à mon mariage
» avec Miss Rightley, c'est une
» chose absurde; le sort seul peut
» en décider, et s'il y a une destinée
» dans le mariage, quand elle
» lierait ma main, mon cœur, ex-
» cepté ce que vous en possédez,
» sera toujours à moi. Oui, ainsi le

» jure, chère Betty, et ainsi le ju-
» rera toute sa vie,

Votre, etc.

H. S.

« *P. S.* Ne manquez pas de porter
» les soupçons de vos voisins babil-
» lards sur M. M.... et sur M. G....
» comme je l'ai déjà fait. Adieu,
» gardez tout ceci pour vous-même;
» encore une fois adieu ».

Judith regarda cette lettre comme un trésor inappréciable; elle la lut et la relut encore avec horreur, à cause des sentimens qu'elle contenait, et un plaisir toujours croissant de les avoir découverts. Eh! c'est-là l'homme, s'écria-t-elle, qui ose penser à ma maîtresse! Un scélérat qui voulait persuader à cette pauvre fille d'abandonner la maison paternelle, pour se débarrasser d'elle,

et la livrer à l'infamie, et au besoin; dans ce gouffre de scélératesse, où les restes des lords passent tous les jours dans les bras des mariniers et des porte-faix! qui se moque d'un enfant, parce qu'elle remplit ses devoirs envers sa mère! qui voudrait donner son cœur à une femme, et sa main à une autre! et qui voudrait rejeter le scandale de ses basses actions sur l'innocent! Mais, misérable, je t'ai démasqué, et si ma maîtresse veut suivre mes conseils, tu seras exposé publiquement aux mépris du monde. Eh! pourquoi ne suivrait-elle pas mes conseils? Quelle autre aurait mieux arrangé les choses que moi? Quelle autre aurait pu persuader à cette fille imbécille de prendre une de ses voisines pour une égyptienne, et que ma boîte à fusil s'était enflammée

par un miracle du ciel ? En vérité, on n'a jamais vu un tour si drôle, et si bien exécuté. C'est dommage qu'on ne puisse pas en parler ; mais ma maîtresse le saura, et nous rirons ensemble aux dépens de nos voisins ; elle aura plus de raison que jamais de penser mal de Sir Harry Simpkins, et d'être satisfaite de la bonne conduite de Marmaduke, et je suis sûre qu'elle se croira plus redevable envers moi, pour mon ouvrage de ce matin, que pour tous mes services passés.

Telles étaient les pensées de Judith en entrant chez M. Mildnay ; elle se hâta d'aller trouver Emilie. Elle était seule, et dans une joie et une impatience extrêmes ; Judith la pria d'écouter attentivement ce qu'elle avait à lui dire, et alors procéda à raconter dans le

plus grand détail, toutes les circonstances de ce qu'elle avait fait. La physionomie d'Emilie s'épanouissait à mesure qu'elle poursuivait son histoire, jusqu'à ce qu'elle en vint à la lettre dérobée, et à lui offrir de la lire; elle regarda alors Judith avec colère et indignation.

— Non, Judith, ne supposez pas que je me rende complice d'une trahison si basse. J'estime le caractère de M. Marmaduke, il est vrai, et je suis contente de le voir dégagé de tout soupçon, mais j'estime aussi le mien. Il n'est pas généreux de profiter de votre avantage, et vous avez agi inconsidérément, en ramassant une lettre que vous saviez ne pas vous appartenir, et en vérité, je ne serai pas contente de vous, jusqu'à ce que vous l'ayez rendue. Après tant de

preuves si fortes de votre adresse ; vous ne serez sûrement pas embarrassée sur le moyen de le faire.

— En vérité, madame, cela est fort étrange. Pourquoi voulez-vous être si délicate envers des personnes aussi perfides ? Ils auraient sûrement grand soin de ne pas ouvrir vos lettres, mais, hélas ! (fondant en larmes), ceux qui sont les plus fidèles sont quelquefois ceux dont on fait le moins de cas. C'est justement dans l'instant où je croyais ne vous avoir jamais fait autant de bien, que vous êtes le plus fâchée contre moi. Et en vérité, mon trop grand zèle à vous servir est bien récompensé ! Cependant, madame, si j'ai mal fait, vous ne devez pas oublier l'intention qui me fit agir.

Ces mots furent prononcés avec

aigreur ; mais Emilie n'était pas de celles qui, oubliant la faiblesse commune de notre nature, ne font aucun cas, pour une expression trop précipitée, du mérite attaché à des années de service fidèle; mais après s'être donné la peine de convaincre sa fille de l'inconvenance de sa conduite, et avoir reçu sa promesse de rendre la lettre, elle la rétablit dans ses bonnes grâces. Un bonnet que Judith avait long-tems admiré, et secrétement désiré, fut le sceau de la réconciliation et du pardon.

CHAPITRE XXXVI.

Nous avons laissé notre héros, Charles Marmaduke, retournant à pied au village. Il venait d'y arriver, quand il entendit prononcer son nom, par deux personnes qui marchaient devant lui, et étaient engagées dans une conversation sérieuse; mais il lui fut impossible de deviner le sujet de leur entretien, car ils se séparèrent aussi-tôt, et le laissèrent si surpris qu'il n'eut pas le tems de songer à se découvrir à eux, pour s'informer des raisons qui les portaient à faire de lui le sujet de leur conversation. Se hâtant donc d'aller vers les personnes qui s'étaient querellées par suite de la libéralité mal-placée de Charleville, il eut la satisfaction de trou-

ver que la vérité avait été fort exagérée, et leur ayant démontré l'inconvenance de leur conduite, et laissé un petit présent à chacun, il dirigea ses pas vers l'auberge.

La dernière des voitures qui passaient à travers le village tous les soirs, était déjà arrivée, et elle était arrêtée pendant que les voyageurs soupaient. Marmaduke avait besoin de se rafraîchir, et se joignit gaiement à la compagnie. Le premier individu qui se présenta était *l'étranger* qui s'était si fréquemment montré, et était de même disparu tout-à-coup. Marmaduke le reconnut aussi-tôt, et ne douta pas qu'il ne fût la personne dont il avait été le sujet de conversation dans la rue. Il ne se trompait pas; c'était en effet l'étranger, ou en d'autres termes, cet individu était M. Simon Bra-

cher, qui faisait des visites si fréquentes à Llewellyn-hall. Il avait suivi nôtre héros à Oxford; avait ensuite logé chez un fermier, à Belleville, pendant le séjour qu'il y avait fait, et l'avait encore suivi de loin sur la route de Londres. Les actions, et la manière de vivre de Marmaduke étaient entièrement connues de Bracher. Il se montra plus d'une fois à notre héros à Belleville-hall. Au moyen de la femme du fermier, que Judith venait voir, et du fermier lui-même, avec qui l'honnête Pierre était intimement lié, il avait été informé de toutes les particularités relatives à notre héros, tout le tems qu'il y resta, et de l'adresse écrite sur sa malle quand il eut quitté cet endroit. Il avait suivi ses traces chez Standlaw, et à l'auberge où ils ve-

naient de se rencontrer. Il se préparait à le suivre à Charing-Cross ; quand sa présence inattendue déconcerta ses plans pour un moment.

Déterminé à apprendre quelque chose de cet homme, et de sa conduite mystérieuse, Marmaduke se plaça près de lui à table, et lui dit qu'ils s'étaient souvent rencontrés, mais s'étaient rarement parlé. L'autre inclina la tête en signe d'affirmation. Marmaduke répéta son observation en d'autres termes ; l'autre répondit qu'il croyait qu'ils s'étaient rencontrés, mais qu'il supposait qu'il ne leur avait pas encore été nécessaire d'entrer en conversation.

Après cette observation, il tourna la tête de l'autre côté, vers son voisin, comme s'il eût voulu rompre

tout entretien ; mais Marmaduke, au contraire, le pressant vivement, le pria de se rappeler combien de fois ils s'étaient vus, et dans combien d'endroits différens, déclarant en même-tems qu'il pensait que le simple hasard ne pouvait en être la cause.

Je m'embarrasse peu, Monsieur, répliqua l'autre, de ce qu'on entend par causes et effets; mais n'ayant maintenant rien à faire, je voyage beaucoup, et depuis quelque tems, je me suis occupé à examiner soigneusement ce qui se passe dans ce monde, et les mœurs de mes semblables.

— Monsieur, répartit notre héros, si l'attention que vous avez donnée aux mœurs des autres individus, est aussi grande que celle dont vous m'avez favorisé, votre science doit

être profonde, mais non pas étendue. Je puis certainement me considérer maintenant comme un sujet épuisé, et espérer d'échapper à vos observations futures.

—Je ne puis, Monsieur, vous promettre cela; mais vous me rendrez la justice d'avouer que cette attention n'a porté en rien détriment à votre bonheur, et je déclare solennellement que quand elle y aura porté atteinte, j'aurai soin de ne plus me rencontrer sur votre chemin; mais jusques-là, Monsieur, pensez favorablement de moi, et permettez que je me trouve quelquefois avec vous.

En disant ces mots d'un air ouvert et de bonne humeur, ce qui satisfit parfaitement notre héros, il lui prit la main, et leur léger repas étant fini, ils s'acheminèrent

vers la voiture, où ils furent suivis par le reste de la compagnie.

Marmaduke, pensant qu'il était inutile d'insister sur ce sujet, se livra en silence à ses pensées. Il tâcha, par mille raisons, de comprendre la conduite de Bracher, mais sans succès. Une des dernières idées qui se présentèrent à lui, fut que madame Llewellyn était pour quelque chose dans cette affaire, mais il la rejeta comme les autres. Il n'était pas probable que madame Llewellyn, après la conduite froide et réservée qu'elle avait tenue avec lui, s'inquiétât autant de ce qui le concernait. Si son bonheur était l'objet de ses pensées, pourquoi n'étendait-elle pas sa bonté jusqu'à le mettre en état de continuer ses études à Oxford? Pourquoi l'exposait-elle aux in-

sultes de Gultrap, et aux persécutions de Simpkins et de miss Fortescue, personnes très-inférieures à elle, sous le rapport de la naissance et de la fortune ? Il ne put assigner d'autres raisons, sinon que cet homme pouvait avoir été aussi importun envers d'autres qu'envers lui-même, et que cela pouvait bien venir tout simplement de son caractère. Il se rappela d'avoir vu Bracher pour la première fois, dans la compagnie de son précepteur. S'il lui écrivait pour lui demander des informations, sur quoi fonderait-il sa demande ? Sur la plainte ? L'étranger ne l'avait jamais injurié. Sur la curiosité, ou les soupçons ? Il n'était pas généreux, après ses assertions franches et ouvertes, de lui soupçonner de mauvaises intentions, ou même de tâcher d'en ap-

prendre davantage sur leur nature qu'il ne voulait en dire lui-même. « Que j'aie soin, s'écria-t-il, mécontent de ses conjectures, que j'aie soin que mes propres actions soient toujours d'accord avec l'amour de la vertu, et la volonté de mon créateur, et alors il m'importera peu d'avoir des témoins, et pour quelles raisons ils ont les yeux sur moi ». Je n'ai fait de mal à personne. J'ai mon courage pour me défendre».

Avec ces pieuses résolutions, si propres à calmer son esprit, il suivit l'exemple de ses compagnons, se disposa à dormir, et son sommeil ne fut pas même troublé par le bruit que faisaient les voitures sur le pavé, jusqu'à ce qu'il s'éveilla pour être témoin de nouvelles scènes, dont il ne s'était formé que des idées très-imparfaites.

CHAPITRE XXXVII.

MARMADUKE avait adressé sa malle à la maison d'une dame Taudius, qu'il avait pris soin d'informer de son intention de résider chez elle pendant son séjour à la ville. Cette dame était restée veuve de bonne heure, sans autre fortune que la maison dans laquelle elle demeurait. Elle s'était donc réservé seulement une chambre à coucher, et celles qui lui étaient absolument nécessaires pour son usage, et vivait depuis la mort de son mari, de l'argent qu'elle retirait en louant les appartemens restans. Monsieur Antoine Marmaduke avait été un de ses nombreux locataires, et ayant entendu dire, pendant qu'il était à

Oxford, avec son fils, qu'elle vivait encore, lui avait recommandé de loger chez elle, s'il allait jamais visiter la métropole.

Il y avait un appartement vide dans les étages les plus élevés, qui convenait à la bourse très-mince de notre héros, et elle le reçut avec un visage sur lequel étaient empreints le bonheur et la joie.

Comme il pensait que son séjour serait court, il occupa entièrement son tems à examiner tout ce qu'il y avait de plus curieux et de plus intéressant. Il s'attendait à trouver aux théâtres l'amusement et l'instruction, et il les fréquenta, afin de profiter des sentimens des auteurs, et de la manière dont ils étaient exprimés; mais une légère observation lui suffit pour se convaincre qu'on était loin de remplir cet objet.

Il revenait un soir de Drury-Lane, quand Charleville le rencontra : il était, à la grande surprise de Marmaduke, dans la compagnie de sir Harry Simpkins. Le jeune baronnet poursuivait sa route, sans daigner faire attention à lui, autrement qu'en lui faisant une révérence cérémonieuse ; mais l'autre lui fit plusieurs questions, tout d'une haleine, sans attendre de réponse, sans même s'embarrasser s'il en recevait ou non. A ses invitations de venir le voir aussi souvent que ses autres engagemens le permettaient, Marmaduke se contenta de répondre que son séjour était trop court pour des visites de cette espèce ; et à sa demande de prendre un jour pour souper avec eux à l'hôtel de ***, il donna un refus positif, mais il ne servit qu'à rendre Charleville plus

pressant ; il jura qu'il voulait lui faire politesse tandis qu'il resterait à la ville. « Il avait un engagement pour le lendemain soir ; il fallait qu'il vînt avec lui. Marmaduke refusa encore, et l'autre insista de nouveau. — Avez-vous quelque raison particulière ? Etes-vous engagé ? Charles n'avait pas appris à dire un mensonge, quelque léger qu'il fût, mais il avait le courage d'avouer ses sentimens. Il répliqua donc qu'il n'avait pas d'engagement, mais qu'il ne voulait contracter aucune obligation avec une personne qu'il ne connaissait pas intimement. Charleville tira sa bourse. — Cette observation me reproche d'avoir été si long-tems votre débiteur ; je vous entends. L'autre protesta qu'il n'avait point eu cette intention. Charleville continua d'exa-

miner le contenu de sa bourse. — Maudite lumière! regardant les réverbères, je ne puis voir, et il y a tant de mauvais démons sur moi, mais venez, je vous verrai demain, vous dis-je, et cette petite affaire sera bientôt réglée. A ces mots, il remit sa bourse dans sa poche, et ayant arraché de notre héros une sorte de promesse, lui serra la main, et partit.

Il avait à peine avancé cinq pas qu'il revint, et mettant sa main sur l'épaule de notre héros, et s'approchant de son oreille, il lui dit tout bas: — Si mon vénérable oncle mettait dans sa tête de vous reconnaître, et qu'il s'informât de moi, pas un mot de l'hôtel de ***; soyez muet comme un disciple de Pythagore; Adieu. Marmaduke ne répliqua pas, mais s'achemina en silence vers son logis.

A son arrivée à la ville, il avait envoyé la lettre qui devait lui procurer le paiement de son traitement; mais tout le fruit qu'il avait recueilli de ses demandes avait été jusqu'ici un ordre de revenir. Dans l'après-midi du jour où il rencontra Charleville, s'étant habillé convenablement, il fit de nouveau sa visite, déterminé à voir, s'il était possible, la personne elle-même à qui la lettre était adressée. Le major, car c'en était un, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui paya aussi-tôt l'argent. Le fait est qu'une suite d'infortunes l'avait empêché jusqu'alors de satisfaire à cette dette d'honneur, qu'il avait contractée avec Gultrap, il y avait longtems; mais un changement heureux dans sa fortune, le mettait en état de s'acquitter. La joie de

notre héros, en recevant cette somme, fut égale à la bonne humeur avec laquelle on la paya. Il était nécessaire de se rendre à Oxford dans deux jours, et cela avec les secours que son père pourrait lui procurer, lui donnaient les moyens d'y faire une résidence assez longue. Deux jours encore, et il serait en possession de son ancien appartement; il jouirait de ses promenades favorites, de la société de son précepteur, et de l'avantage de ses leçons.

Jamais il n'y eut de cœur plus gai que le sien, lorsqu'il retourna chez madame Taudius, anticipant d'avance sur ces prospérités futures. Le vieille dame fut priée de donner son mémoire, la matinée suivante, tout le jour devant être employé à faire les préparatifs de son départ.

Madame

Madame Taudius le retint au thé dans son salon, et Marmaduke, dans le cours de la conversation, dit que son père avait une fois logé dans sa maison: « Un gentilhomme, dit-elle, qui avait eu un démêlé avec ses amis en Irlande, et était neveu de sir Reginald Marmaduke, en a autrefois occupé une partie: est-ce celui-là dont vous parlez? » Marmaduke rougit, en pensant que son père lui avait caché sa parenté avec ce personnage, et il répondit avec quelque confusion, « que c'était probablement la même personne ».

« Ah! Monsieur, répartit la vieille dame, je n'aime pas à entrer dans les affaires de famille; votre conduite montre votre prudence; je desirerais que tous les jeunes gens vous ressemblassent; il y aurait

moins de dissentions domestiques. Quoiqu'en vérité, quant à M. Marmaduke ce ne fut qu'après qu'il eut quitté ma maison, que je sus qui il était, et la circonstance que j'ai rapportée de lui tout-à-l'heure ; son caractère était aussi parfait que sa personne ; il était à la vérité, quelquefois très-abattu, et voulait me persuader que les vallées du pays de Galles étaient préférables aux places de Londres : mais peu m'importe la cause de tout cela, ce ne sont pas mes affaires ».

Marmaduke était pensif, un soupir lui échappa, en réfléchissant sur le secret que son père observait à l'égard de ses liaisons, et des circonstances de sa jeunesse. Il lui avait écrit en quittant Belleville, et lui avait communiqué l'information de Pierre. Il avait écrit de

nouveau de Londres ; ses deux lettres étaient jusqu'alors restées sans réponse. Pourquoi tout ce mystère ? Son père n'était-il pas ce qu'il paraissait être, le simple propriétaire d'une charbonnière et de quelques acres de terre? Non ; il y avait quelque chose d'extraodinaire dans son histoire, quelque chose qui avait besoin d'explication. Mais, comment l'obtenir? Une idée qui se présenta à son imagination, lui en suggéra les moyens : c'était de savoir d'abord la résidence de sir Réginald, et alors de faire des informations sur les lieux. Il rompit donc le silence en demandant un vieux calendrier de la cour pour le parcourir. Madame Taudius lui en donna plusieurs, observant qu'elle était contente de l'entendre parler de nouveau, car elle pensait dans l'instant

combien il ressemblait à son père, dans un de ses sombres accès. Marmaduke s'excusa sur son manque d'attention, et bientôt après il prit congé d'elle. Le nom de sir Réginald se trouva parmi ceux des baronnets irlandais, avec le lieu de sa résidence, dans la province d'Ulster, et le tems où cet honneur avait été conféré à ses ancêtres par un des Stuart. Il avait maintenant un fil pour le guider dans ses recherches; mais un peu de réflexion lui apprit l'inconvenance qu'il y aurait à en faire. Si les raisons de son père, pour quitter ses amis, étaient honorables, sans doute, il les divulguerait lui-même: mais, si malheureusement, elles ne l'étaient pas, un sentiment de délicatesse devait restreindre sa curiosité, au moins jusqu'à ce que les propres senti-

mens de son père justifiassent ses perquisitions. Il avait une trop bonne opinion de la conduite de son père, pour supposer qu'elle eût été criminelle. Il était plus vraisemblable que c'était plutôt par égard pour d'autres que pour lui-même, qu'il était resté dans le silence : s'il en était ainsi, continuerait-il à lui cacher cette affaire, et toutes ses circonstances, maintenant qu'il étoit d'âge à la comprendre, et à garder le silence, si la nécessité l'exigeait ? Ces raisonnemens calmèrent son anxiété. Il résolut de s'en rapporter à la sincérité de son père, pour des explications ultérieures; il pensa même que cette explication pouvait peut-être déjà lui être donnée, dans les lettres qui l'attendaient à Oxford. Eh bien ! encore un jour, et il y serait.

CHAPITRE XXXVIII.

Entièrement occupé de la pensée de son départ, Marmaduke avait oublié son engagement, lorsque l'heure en étant arrivée, on annonça un étranger. Il acosta poliment notre héros, et l'informa que M. Charleville ne pouvant le venir chercher lui-même, il espérait avoir l'honneur de l'accompagner dans sa voiture qui l'attendait à la porte. Cette invitation était faite d'une manière très-gracieuse, et Marmaduke crut apercevoir dans celui qui lui parlait, une certaine confusion provenant de sa modestie, ou de sa timidité; mais ce n'était pas le cas de faire beaucoup d'observations. L'étranger ne

voulut pas s'asseoir, il fit seulement un salut, lorsque l'autre lui proposa un siége, et tirant sa montre, alla vers la porte avec un air d'impatience; l'autre le suivit à la voiture. Ils s'avancèrent d'un pas qui s'accordait mal avec la précipitation que le gentilhomme avait manifestée, à travers une douzaine de rues avant de s'arrêter. Son compagnon ayant alors parlé à une personne qui les attendait, on les introduisit. La salle était élégamment meublée. Une dame d'un certain âge, d'une mauvaise santé, les reçut d'un air gauche; trois jeunes et belles femmes, et deux figures pâles et maigres de l'autre sexe, composaient toute la société.

Marmaduke fit à la première une révérence gracieuse, lorsque le gentilhomme qui s'était avancé vers

elle, l'introduisit. Il fut grandement surpris de voir que toute la cérémonie consistait en un chuchotement du gentilhomme, et quelque chose qui ressemblait plutôt à une grimace qu'à un sourire de la part de la dame. Elle lui fit cependant voir qu'on ne voulait pas lui faire un mauvais accueil, en faisant une quantité de remarques, plutôt grossières que gaies, s'informant de son opinion sur Londres, la longueur de son séjour en ville, avec d'autres questions insignifiantes. Marmaduke exprima son déplaisir de ne pas voir Charleville; son conducteur observa qu'une petite irrégularité, à l'égard du tems, était excusable dans les jeunes gens; qu'il était d'ailleurs de bonne heure. Marmaduke regarda à sa montre, il était près d'une heure. «Bon Dieu!

s'écria-t-il, dans quel endroit de la ville sommes-nous? Ce doit sûrement être bien loin de Charing-Cross? Qu'est-ce que cela peut signifier? Où avez-vous laissé M. Charleville»? Le gentilhomme s'efforçait de donner des réponses plausibles, quand la dame les avertissant de la suivre, s'avança vers une chambre à côté, où plaçant une des jeunes dames d'un côté, et notre héros de l'autre, s'assit à un repas élégant. Il fut surpris de voir que le reste de la compagnie ne se joignait pas à eux, et exprima sa répugnance à accepter aucuns rafraîchissemens, tandis que Charleville, ni son conducteur, n'étaient pas présens. La dame lui reprocha son manque d'usage, et observa que les mœurs de la ville étaient plus libres que celles de la cam-

pagne; les dernières obligeaient les gens à être aussi réguliers que le mouvement d'une horloge, tandis que les premières n'exigeaient d'eux ni qu'ils se rencontrassent à la même heure, pour former une partie, ni qu'ils s'assissent ensemble à table, ni qu'ils en sortissent ensemble; sans cela, où serait le grand avantage du monde poli? Son plus grand privilége était de permettre à chacun de vivre sans gêne; son ami entendait mieux ces choses que lui; mais il serait bientôt près d'eux. Marmaduke écoutait, mais n'était pas convaincu. Chaque moment lui rendait sa situation plus insupportable. Les vins les plus exquis furent prodigués, et les dames l'invitaient chacune à leur tour à boire. Il s'y prêta, jusqu'à ce qu'on lui présenta le cin-

quième verre qu'il refusa absolument. On lui proposa aussitôt des cartes. Marmaduke refusa de jouer. Les dames insistèrent. « Ne savez-vous aucun jeu de cartes »?

« Chère maman, s'écria la plus jeune, quelle originalité! Que cela est malheureux »! L'autre branla la tête, proposa un verre de vin, et désira qu'il nommât son jeu; mais ce fut en vain. La jeune dame prit alors les postures les plus indécentes, voulant lui montrer tous les charmes de sa personne.

Tantôt elle jouait avec ses bracelets, et montrait la beauté de sa main et la couleur de lys de son teint. Puis, appuyant son coude sur la table, et son front sur sa main, elle déployait ses beaux bras pour exciter la volupté dans l'ame de Charles. Tandis qu'elle était

dans cette posture, ses cheveux pendants négligemment sur son sein à demi découvert, et que notre héros la regardait attentivement, la vieille dame se leva, et quitta la chambre. Alors, ils étaient seuls. La dame soupira, fredonna quelques airs, se mit à rire, et articula à moitié quelque chose qui paraissait être une excuse; ses yeux humides de désirs lançaient les regards les plus amoureux. Marmaduke ne put l'envisager sans émotion; mais il tâcha de se contenir. Il eut d'abord quelque peine; mais d'autres sentimens vinrent à son secours. Il voyait pleinement avec quelle sorte de femme, et dans quel lieu il se trouvait.

Il était outré contre lui-même, et contre la personne qui l'avait introduit: si elle, ou Charleville

eussent été présens, ils auraient ressenti tout le poids de sa colère. Il préféra cependant attendre qu'il eût tiré quelques informations de la dame, plutôt que de courir à la recherche d'une personne dont il ne savait pas le nom, qu'il pouvait mal dépeindre, et dans une maison dont les habitans traiteraient ses plaintes et ses menaces avec ridicule et mépris. Il commença donc ses questions; mais, au lieu d'y répondre, sa compagne en fit des sujets de plaisanterie et de raillerie. « Que vous importe, dit-elle, le nom de la dame de la maison, et celui de la rue dans laquelle elle loge, cela n'est pas nécessaire pour votre bonheur. Il ne consiste pas en noms, mais en réalités. Peut-être, ajouta-t-elle, que vous craignez de vous perdre dans cette

grande et méchante ville ? Mais il n'y a pas de danger que votre vaisseau coule bas ; si vous me prenez pour votre pilote, je vous guiderai dans un port où vous pourrez jeter l'ancre en toute assurance ». A ces mots, elle se mit sur les genoux de Marmaduke. Le feu lui monta au visage ; il pouvait à peine soutenir ce fardeau. Il fixa la syrene avec un mélange d'étonnement, de colère et de pitié. L'image de son père sembla s'élever devant ses yeux, remplie d'indignation, et pressant son départ. « Fuis, Charles, ou tu es perdu » ! Il s'efforça d'obéir à cette voix que l'imagination portait à son oreille, repoussa doucement cette femme, et lui dit « qu'on lui avait toujours appris à traiter le beau sexe avec respect : qu'il était fâché que leur connaissance ne lui

permît pas tant de familiarité ».

— Connaissance! familiarité! ah! ah! ah! Quelle liaison est égale à celle de l'amour? L'amour n'est-il pas aussi puissant en une heure qu'en vingt ans?

— Peut-être, répliqua Marmaduke, car il est moins assujetti au pouvoir de la raison.

— Encore la raison! Qu'a la raison, je vous prie, de commun avec cette affaire? De l'amour et de la folie pour moi, mon cher. Allons, buvez, et enivrez votre Joséphine.

En disant ces mots, elle atteignit une bouteille particulière, et remplissant un verre, le pressa d'en goûter. Au lieu d'accepter son offre, il se leva, et marcha vers la porte.

— Où allez-vous?

— Je vais chercher votre maman.

— Alors, vous aurez du chemin à faire. Mais, venez, (courant vers lui avec l'agilité d'une nymphe des bois, et le saisissant par le bras), quel diable peut rendre un si bel homme que vous aussi mausade? Le vieux gentilhomme s'emporte peut-être au logis, ou maman gronde? Ah! Ah! Ah! C'est l'usage ordinaire des vieilles gens; mais croyez-moi, les sourires conviennent mieux à votre douce physionomie. Ne sont-ils pas les êtres les plus ingrats de la terre, ceux qui sont sombres et insociables avec tous les moyens de jouissances à leur portée? Allons, allons, défaites-vous de cette gaucherie de province; quel dommage qu'une si belle lame soit couverte de rouille!

Marmaduke sourit. Soit par pure

malice, ou par quelque raison qu'on pourra connaître plus bas, avec une secousse de ses doigts, elle déboutonna son gilet, et glissa sa main sur sa poitrine, où était le portrait d'Emilie. Marmaduke la repoussa doucement.

— N'avez-vous pas appelé la dame votre maman? n'est-elle donc pas votre mère?

— Non, *avec un grand juron*, ma mère est morte, je l'ai tuée.

Marmaduke recula d'horreur.

— Dieux! et je suis dans la compagnie d'un assassin! Avec un enfant qui a tué celle qui lui a donné l'être! Grand Dieu! où suis-je! Que ne mériterai-je pas pour ma folie!

— Folie! ne me parle pas de folie, je te dis qu'elle est morte.

— Comment?

— Comment? Elle mourut com-

me une insensée ; elle avait trop de sensibilité.

Marmaduke aurait fui, comme à la vue d'une vipère, mais l'horreur le rendit immobile. La malheureuse en même-tems, saisit un flacon, et en avala la moitié tout d'un coup.

— Hélas ! il en est trop, madame, qui n'ont pas assez de sensibilité.

— Pas assez ? Est-ce de moi dont tu veux parler ? vois, vois, se levant et brandillant un poignard qu'elle tira de son sein, soit contre ta vie, ou contre la mienne, quand la nécessité l'exigera, cela est indifférent. N'ai-je pas des sentimens ? et si ma conscience me tourmente, ceci l'appaisera. Les démons qui rongent mon cœur dormiront, tout sera dans le néant ; et je serai en paix avec ma mère.

— La paix et le silence sont donc tout ce vous attendez après la mort? N'êtes-vous pas chrétienne?

— Chrétienne? les hommes ne sont-ils pas chrétiens? oui, oui, ils sont chétiens. En vérité, si elle sert à quelque chose, quel dommage que la religion chrétienne ne soit pas prèchée dans la lune! elle est de peu d'usage où elle l'est.

— Malheureuse! ne juge pas de la sagesse de Dieu, par tes propres folies et les crimes des hommes. La religion chétienne a son usage, sa valeur; il y a des millions d'individus qui le sentent. Tu n'as connu que les hommes les plus mauvais.

— Je te dis qu'il n'y en a pas de plus mauvais; ils sont tous les mêmes. Tais-toi, va-t-en, maudits soient toi et ton sexe.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, elle était devant lui une image parfaite de la tragédie, armée et enflammée par la passion. Lorsqu'elle les eut prononcées, elle s'avança vers la table; mais, tournant autour avec promptitude, elle lança le poignard de toute sa force vers la porte près de laquelle il était debout, et aussitôt elle se remit avec un grand éclat de rire, sur le siége qu'elle avait quitté. Marmaduke se saisit de l'arme qui s'était enfoncé dans le panneau, et observant cette fille, il vit qu'un torrent de larmes lui procurait un grand soulagement. Comme maintenant elle ne pouvait plus se blesser, il la laissa s'abandonner à sa passion, et traversa l'appartement voisin pour chercher une personne aux soins de laquelle

il pût se recommander. Il le trouva entièrement vide, et le traversa pour gagner l'escalier; mais le pallier, à sa grande surprise, était terminé par une cloison. Une variété de sons s'élevait alors de différentes directions, mais on ne pouvait rien entendre distinctement; c'était un mélange confus de chuchotemens, de juremens et d'éclats de rire. Il essaya, mais en vain, de trouver une ouverture dans la cloison. C'est pourquoi, forcé de retourner, il venait de rentrer dans le sallon, quand un cri fixa son attention. A mesure qu'il avançait, il devenait plus fort, et « au meurtre, miséricorde, au secours » ! étaient facilement distingués de la voix d'une femme. Il n'était pas dans la nature de notre héros d'avoir une crainte personnelle, mais il

était en même-tems dans son intention de quitter la maison, sans se mêler d'aucune dispute au-dedans de ses murs, ni donner lieu à aucune découverte sur l'imprudence qu'il avait eue d'y entrer. Maintenant cela était impossible, la voix semblait plus faible; devait-il rester dans l'inaction, pour sa sûreté personnelle, quand l'humanité l'appelait au secours d'un de ses semblables dans le malheur? Non, sa philosophie était fort différente. Il s'empara d'une barre de fer pointue propre à remuer le feu, et observant une porte du côté opposé de la chambre où il avait laissé la bacchante dans le délire, essaya de l'ouvrir, mais sans succès. Cependant un second effort l'ouvrit. Il se trouva alors dans un passage qui avait différentes portes;

et une lampe suspendue au centre, lui donna bientôt la facilité de découvrir celle qui appartenait à l'appartement dont les cris de détresse sortaient encore. Il s'en approcha, et allait appliquer sa barre de fer à la serrure, quand elle s'ouvrit, et tout-à-coup la figure d'une femme, éperdue de frayeur, et à demi-nue, se présenta à lui. C'était sa vieille connaissance Rosalinde! Elle implora sa protection avec des exclamations frénétiques, et son secours pour quitter une maison infâme, et échapper à un homme vil.

Si vous êtes ici contre votre gré, et sans qu'ils aient le droit de vous y retenir, je vous délivrerai, ou je périrai.

La porte s'ouvrit de nouveau; une figure pâle se présenta et se

retira aussitôt, la porte fut fermée en-dedans. On entendit alors une cloche sonner avec violence.

Oh, monsieur! si véritablement vous voulez me secourir, nous n'avons pas de tems à perdre; voilà le chemin. Il faut que nous descendions par un escalier dérobé, je crois que je pourrai le découvrir.

Marmaduke se laissa guider par sa compagne. Ils avaient atteint l'escalier, quand la voix de la maîtresse, des mains de laquelle Rosalinde s'était échappée, retentit à leurs oreilles derrière eux. Les valets étaient bien accoutumés à ces sons; et quoiqu'ils eussent entendu les cris précédens de détresse sans émotion, ils accouraient à ceux-ci. Ils n'eurent pas plutôt atteint la dernière marche, qu'un d'entr'eux, d'une taille gigantesque,

que, la tête enveloppée dans un énorme manteau, et tenant un fort gourdin, attaqua notre héros. Mais il n'avait pas affaire à un adversaire rendu; Marmaduke para ses coups avec une dextérité égale à son sang-froid, et les lui rendant avec sa barre, l'étendit par terre. A peine s'en était-il débarrassé, que trois hommes s'élancèrent sur lui en proférant des imprécations horribles. Le plus avancé rencontra la barre, et en jetant un cri horrible, tomba sur le corps de son compagnon. Cet effort, cependant, mit Marmaduke hors de ses gardes. Les adversaires restans le saisirent, l'arrachèrent hors du degré, et allaient exercer une vengeance complette sur sa personne, quand des sons, beaucoup plus élevés que leurs propres juremens,

frappèrent leurs oreilles et arrêta leurs bras. La sonnette d'alarme, les portes qu'on forçait, le bruit de la garde, de la justice, et des constables, ont un effet merveilleux sur ceux qui ne vivent que d'iniquités. Ils inspirent aux plus endurcis le désir immédiat de leur propre sûreté, et de tourner la consternation générale à leur avantage particulier. La voix de la maîtresse se serait alors fait entendre qu'on ne l'aurait plus écoutée. Ses valets filèrent de divers côtés avec la plus grande hâte, et laissèrent notre héros et sa compagne en pleine liberté de suivre leur exemple. L'espoir donna à Rosalinde de nouvelles forces; elle le conduisit vers une petite porte, qu'ils trouvèrent déjà ouverte, et ayant traversé un passage avec beaucoup de

tours et détours, ils atteignirent enfin deux portes, dont une aboutissait à des lieux reculés de la maison voisine, dont la dame était propriétaire, et l'autre communiquait avec la rue, au moyen d'une allée obscure. Rosalinde déclara qu'elle ne savait plus où elle était; elle avait seulement entendu parler de ce passage, mais n'était jamais entrée par aucune des portes. Marmaduke en essaya une, mais elle était fermée. Il n'y avait pas de tems à perdre; le bruit des pas se faisait entendre; il allait examiner l'autre, quand le pied de sa compagne frappant contre le plancher, elle tomba. S'approchant d'elle avec la lumière, il découvrit une énorme serrure, la clef était après; il ouvrit la porte, et une bouffée de vent qui éteignit la lu-

mière, leur rendit l'espoir. Il prit sa compagne par le bras, et s'élançant hors de la porte, Rosalinde se trouva en liberté; elle saisit la main de notre héros, et s'écria dans un transport de joie :

« Oh, mon cher monsieur, maintenant faites de moi ce que vous voudrez, vous m'avez sauvée d'une perte inévitable ».

Marmaduke sourit : « Mon honnête petite créature ! prenez garde; votre cœur est trop reconnaissant, trop ouvert et trop confiant ».

« Oh ! point de commentaires là-dessus ; vous m'avez déjà délivrée une fois ; et, en vérité, je dois vous aimer tant que je vivrai ».

CHAPITRE XXXIX.

Ils avaient déjà traversé trois ou quatre rues, lorsque Marmaduke pensa qu'il était à propos de demander à sa compagne où elle désirait qu'il la conduisît : elle répondit : *au taureau* et à *la bouche dans l'holborn*. Tout en y allant, elle lui faisait le récit de ce qui lui était arrivé avec une sensibilité et une simplicité qui le surprirent et l'enchantèrent.

« J'ai abandonné la maison de ma mère, madame Loggan, lui dit-elle, par suite de mauvais traitements continuels. M. Loggan était l'époux en secondes nôces de ma mère, avec laquelle, aussi bien qu'avec moi-même, il se com-

portait avec une extrême dureté. Il buvait beaucoup, et son caractère avait pris un plus grand degré de noirceur, ses extravagances l'ayant mis dans le plus grand embarras. Il y avait environ une semaine qu'une jeune femme, qui était venue de Londres, dans ce voisinage, pour voir ses amies, était venue me voir pendant que mon beau père et ma mère étaient allés à Abingdon, pour me dire que, quoique je lui fusse étrangère, elle avait cependant beaucoup entendu parler de ma désagréable situation, et tremblait à l'idée de ce qui m'arriverait, si je ne cherchais pas quelque moyen d'échapper au complot qu'on tramait contre moi: que M. Loggan n'avait pas trouvé d'autre moyen de satisfaire ses créanciers, qu'en me vendant à

un certain jeune gentilhomme, qui l'avait souvent importuné de ses poursuites, et des mains duquel vous m'avez sauvée une fois ; que pour une somme considérable, il était convenu de me livrer à ses infâmes désirs. Lorsque je parus vouloir ne pas donner de croyance à tout cela, cette dame me dit que je pouvais m'en convaincre, en allant écouter près du berceau à sept heures précises du soir, où ils devaient avoir un rendez-vous pour finir leur affaire. Elle me demanda si je consentirais à l'accompagner à Londres, cette nuit, par la voiture, dans le cas où ce qu'elle m'avait appris se vérifiât, qu'elle s'engagerait à me procurer une place. M'étant convaincue, en me rendant au berceau, de la réalité du danger que je courais, j'allai joindre

la dame en question. A notre arrivée à la ville, ma compagne m'emmena dans une grande et belle maison. Celle qui en était la maîtresse, prétendit être frappée de mon innocence et de ma beauté, et convint aussitôt de me prendre à son service. Elle me dit qu'elle ne souffrait autour d'elle, aucun domestique mâle, et que je ne me misse pas en peine pour avoir des habillemens, qu'elle m'en procurerait immédiatement, afin que je pusse paraître décemment devant elle. Lorsque j'eus fait ma toilette, la dame et ses femmes ne faisaient que m'admirer; elles me disaient que je ferais bien des conquêtes, que j'étais la plus belle créature qu'ils eussent jamais vue, et que beaucoup de dames de distinction n'avaient pas une meilleure

tournure que moi. Un jour, ma maîtresse me dit que j'étais la plus heureuse fille du monde; qu'un fort bel homme, de bonne naissance, était amoureux de moi. Elle avait à peine parlé, que la personne elle-même, sans autre cérémonie, se précipita dans la chambre, et se jetant à mes genoux, me protesta qu'il m'aimait à la fureur, et ne pourrait vivre un moment, si je ne payais pas sa passion de retour. Je fus si épouvantée de me voir en sa puissance, après avoir quitté la maison, pour lui échapper, (car c'était Goldwire), que je ne pus me soutenir, et tombai sans sentiment sur le plancher. S'apercevant que la douceur ne leur était d'aucune utilité, la vieille dame avait enfin employé les menaces et les raisonnemens les plus violens;

et vous savez jusqu'à quel point ils ont poussé leur persécution par la situation horrible dans laquelle vous m'avez trouvée ; je remercie Dieu de ma délivrance ; et comme je crains que ma mère n'ose pas s'opposer aux complots de M. Loggan, je ne veux plus retourner chez elle ; mais je prendrai une place dans la voiture pour aller chez ma tante, qui demeure à peu de distance de Londres.

Tandis que Rosalinde faisait ce récit, et qu'elle l'informait de ses intentions, ils gagnèrent l'auberge. Marmaduke, quoique ses finances fussent très-basses, tira sa bourse, et la pria d'accepter ce qu'elle contenait ; mais elle l'assura que son petit avoir suffisait à ses besoins. M. Mildnay lui avait donné une guinée, il y avait bienlongtems ; elle

en avait dépensé moins de la moitié pour venir, il lui faudrait donc beaucoup moins de l'autre moitié pour la conduire chez sa tante. Pour le convaincre, elle tira de sa poche une petite bourse de cuir qui contenait un papier plié avec grand soin; elle l'ouvrit avec beaucoup d'impatience, et en tira la pièce. Après l'avoir regardée un moment, en souriant, et avoir observé, que si elle la conduisait chez sa sante, ce serait une de ses meilleures amies, elle la replaça avec soin. Marmaduke la pressa de nouveau de lui permettre d'en ajouter une autre.

— Non, non! il y a assez de papier pour plusieurs pièces, mais une me suffit.

Marmaduke ayant appris qu'il fallait qu'elle se rendit le ma-

tin, de bonne heure, à la voiture, la laissa prendre le repos qui lui était si nécessaire, et retourna à son appartement.

CHAPITRE XL.

QUAND Marmaduke s'éveilla, les événemens de la soirée précédente lui parurent un songe. Tant d'incidens se réunissaient ; tant d'idées se présentaient à son esprit, que cela lui semblait plutôt l'ouvrage de l'imagination, que de véritables faits dans lesquels il eût joué un role actif. Il venait de se lever, et réfléchissait encore sur la singularité de ses aventures, quand madame Taudius lui envoya un message pour l'inviter à déjeûner. Il se rappela qu'il avait son mémoire à payer, et accepta l'invitation. La vieille dame, qui malgré son genre de vie, était grand amateur de l'ordre et de la régularité, se hasarda de le répriman-

der à son entrée, dans la petite salle, sur l'heure indue à laquelle il était rentré. Elle était charmée qu'aucun accident n'eût causé son retard, et espérait qu'il se portait bien. Comme tout ceci fut dit en termes délicats, et d'un air de bonne humeur, Marmaduke lui témoigna sa reconnaissance de l'intérêt qu'elle avait la bonté de prendre à lui; et ayant prouvé, en déjeûnant de bon appétit, que ses craintes, sur sa santé, étaient mal fondées, voulut éloigner ses soupçons, si elle en avait aucun, sur la bonté de son crédit. Quoique le contenu de sa bourse fût plus que suffisant pour payer son terme, il mit la main à sa poche, d'un air de triomphe, pour chercher son porte-feuille; mais son triomphe ne fut pas long, car il ne le trou-

va pas. Les billets de banque qui devaient le conduire à Oxford, et le rendre, sans interruption, à ses études, étaient perdus ! Il se leva, en tressaillant, de son siége, marcha pendant quelques minutes dans la chambre, et mit les mains dans ses poches avec une extrême agitation. Il y avait mis un trésor qui lui était encore plus cher que ses lettres de change. Lorsqu'à Bellville, Emilie lui avait montré son portrait, qu'il lui avait demandé la permission de le copier; il l'avait dessinée très-ressemblante, et Emilie lui donna l'original en échange de la copie qu'il avait exécutée à sa grande satisfaction. Cette image de l'objet de ses affections, pendait à son col, par un ruban, mais le ruban était déchiré, et le portrait parti.

Il est impossible d'exprimer ses

sensations en s'apercevant de sa perte. Leur violence était trop grande, pour qu'elles pussent échapper à madame Taudius, qui ajouta à son malheur, par ses questions et ses remarques. Incapable de répondre aux unes, et de supporter les autres, il quitta la chambre, et saisissant son chapeau, sortit précipitamment, déterminé à trouver Charleville, qu'il considérait comme l'auteur de son malheur. Il espérait avoir de lui des informations qui pourraient le mener au recouvrement de ses effets, ou au moins, une explication que sa conduite rendait nécessaire. Il ne s'était cependant pas avancé beaucoup vers la place de ****, où résidait lord Sedgemore, qu'il pensa qu'il devait, par tous les moyens, éviter une altercation

dans la maison de sa seigneurie : il s'arrêta donc au café le plus prochain, et envoya un billet, le priant de l'honorer de sa compagnie, pour une affaire particulière. Le commissionnaire revint bientôt sans autre message, que M. Charleville n'était pas au logis. Marmaduke porta alors ses pas vers la *Bouche* et le *Taureau*, mais ne put s'y procurer aucune nouvelle du porte-feuille, ni du portrait. Il fit des recherches sur la route que Rosalinde et lui avaient suivie le soir précédent; et fatigué de leur inutilité, retourna chez madame Taudius, où sous le couvert d'Oxford, il trouva une lettre de sa mère, et une autre de son père, avec le timbre d'Irlande. Celle de sa mère était ainsi conçue :

« Mon cher Charles,

» Je suis fort affligée de voir
» que M. Gultrap s'est conduit en-
» vers vous d'une manière si peu
» généreuse ; et je crois que je ne
» vous aimai jamais tant, que
» quand je lus la phrase dans la-
» quelle vous mentionniez le refus
» que vous avez fait de son offre,
» de vous payer l'année entière. Je
» louerais plutôt mon tems, et four-
» nirais aux besoins de mon enfant,
» par le travail de mon aiguille,
» que de le voir forcé de recevoir
» des faveurs de personnes capa-
» bles d'une telle conduite. Vous
» me mandez que la jalousie de
» l'ami de M. Gultrap, est la cause
» de votre renvoi : ayez soin, Char-
» les, que votre propre conduite
» soit, en tout point, digne du sang

» que j'ai transmis dans vos veines.
» Si vous faites cas de ma béné-
» diction, vous vous garderez d'at-
» tachemens précipités, ou de liai-
» sons basses. En vérité, il me semble
» qu'il aurait été mieux de diffé-
» rer ces choses pour quelques
» années; vous devez toute votre
» attention à des affaires d'un genre
» très-différent. Quoique je loue
» votre courage, j'aurais été beau-
» coup plus contente si vous eussiez
» évité soigneusement d'avoir, pour
» Emilie, aucune attention parti-
» culière, quelque belle et accom-
» plie que puisse être cette jeune
» compagne de madame Mildnay.
» Mais je laisse la discussion plus
» particulière de ce sujet entre
» votre père et vous. Il est parti
» pour l'Irlande, depuis deux mois,
» et je lui envoie régulièrement

» vos lettres. Il m'écrit ponctuelle-
» ment tous les dix jours, ce qui
» est très-bien de sa part, mais je
» désirerais que ses lettres fussent
» plus longues. Elles me disent
» seulement que le vieux gentil-
» homme, son parent, qu'il était
» allé voir, est encore en vie, mais
» qu'on n'a plus d'espoir sur son
» rétablissement. Il me dit aussi
» que nous aurons quelque chose
» après sa mort, mais comme lui
» et votre père furent toujours
» mal ensemble, il ne faut pas vous
» faire des espérances illusoires :
» cela est exactement d'après sa
» manière mystérieuse ; et il ajou-
» te très-sagement : le tems éclair-
» cira toutes choses. Je suis heu-
» reuse, mon cher Charles, en ré-
» fléchissant que vous lirez cela
» dans votre petite étude au col-

» lége, et que vous aurez quitté
» cette grande et méchante ville ;
» pour retourner à Oxford. Croyez-
» moi, quoique je connaisse la
» bonté de vos principes, je ne
» pouvais être heureuse pendant
» les deux ou trois jours que j'ai
» pensé que vous y étiez. Le vice
» est si répandu dans Londres, si
» déguisé, qu'il peut séduire tout
» le monde, et attaquer les endroits
» faibles de notre nature : mon
» cher enfant doit s'estimer heu-
» reux s'il l'a quitté avec toute son
» innocence et la paix de l'âme.
» Je me confie en Dieu qu'il en
» est ainsi ! Oui, mon Charles, j'ai
» pleine confiance en votre discré-
» tion, et suis encore plus heureuse
» à cet égard, depuis que madame
» Llewellyn veille soigneusement
» sur vos actions. Je suis certaine

» qu'elle le fait, parce que dans » une conversation qu'elle eut dernièrement avec votre père, quand » il la visita en allant à Chester, » elle paraissait parfaitement instruite de vos affaires; quoiqu'il » semble, par sa conduite, qu'elle » désirât le paraître moins qu'elle » ne l'est réellement: d'où lui vient » sa connaissance, c'est ce que je » ne puis savoir. Votre père m'a dit, » dans sa lettre, qu'il vous avait » écrit la veille, de sorte que vous » devez avoir reçu de ses nouvelles. » Je vous en prie, que j'aie le bonheur d'en avoir des vôtres le plutôt possible.

» Mon cher Charles,

» Votre affectionnée mère,

» C. Marmaduke ».

CHAPITRE XLI.

Après avoir poussé un soupir sur les espérances que sa mère exprimait, qu'il aurait échappé aux dangers de la métropole; il parcourut, avec impatience, la lettre de son père. Après l'avoir averti de son départ pour l'Irlande, et de ce qui l'occasionna, M. Marmaduke observait que certaines circonstances le portaient à communiquer à son fils un récit plus détaillé sur lui-même, particulièrement sur sa jeunesse, qu'il ne l'avait pensé convenable jusqu'alors, et il poursuivait ainsi;

Histoire du père de notre héros.

« Je naquis l'an 1726. De dix enfans, moi et ma sœur étions seuls vivans, lorsque nos parens moururent. Cet événement arriva avant que nous fussions en état de sentir la grandeur de notre perte. Mon père, qui s'était marié jeune et imprudemment, était entièrement dans la dépendance de son frère aîné; sir Reginald Marmaduke, de *****, dans la province d'Ulster, personne dans la maison de laquelle j'écris maintenant; et qui ayant atteint sa quatre-vingt-neuvième année, est au moment de satisfaire à cette dette, qu'aucun de nous, tôt ou tard, n'est exempt de payer. A la mort de mon père, mon oncle nous prit aussitôt

aussitôt chez lui ; où pendant quelque tems, il employa tous les moyens pour remplir la place des parens les plus tendres. Il fit venir une gouvernante étrangère pour ma sœur ; tandis que son propre chapelain, ou confesseur, signor Perizzino, eut le soin de m'enseigner la langue latine, et le *credenda* de la foi romaine. Mais ces soins et cette affection se changèrent bientôt en négligence et en froideur. Sir Réginald, dans ses voyages, s'était arrêté quelque tems à Rome, pour rendre ses devoirs à sa Sainteté. Là, il lia connaissance avec le cardinal Bantini, et sa nièce à laquelle il fit l'offre de sa main. Le cardinal était embarrassé sur le parti qu'il devait prendre ; quant à la dame, on ne lui permit pas de

donner son avis sur cette affaire. Son éminence avait le sentiment intime du pouvoir et de la dignité attachés à sa place : sa nièce qui était encore jeune, pouvait, en conséquence, se marier très-avantageusement dans son propre pays. Mais, de l'autre côté, il réfléchissait qu'il était avancé en âge ; que le chapeau qui procurait tant d'hommages à celui qui le portait, serait, à sa mort, placé sur une tête étrangère à sa famille, et que la grande richesse, qui le mettait en état de soutenir son rang, serait alors divisée entre un grand nombre de pauvres parens. La portion de sa nièce, si elle n'était pas mariée, lors de son décès, serait en cette considération, de nature à rendre une alliance avec sir Réginald, extrêmement désirable ;

d'ailleurs, il se rappela qu'en faisant son testament, une partie considérable de sa fortune devait être consacrée à des intentions pieuses et charitables, telles qu'une grande quantité de messes, des cierges perpétuels, avec des lavages, nétoyages, vernissures et réparations annuelles de certaines reliques miraculeuses. Il commanda donc à la jeune dame d'aimer sir Réginald Marmaduke, et de le prendre pour mari, aussitôt après sa mort, à moins qu'une offre plus avantageuse ne lui fût faite jusqu'à ce tems; mais de différer jusques là son mariage, sous prétexte de ne pas vouloir abandonner son oncle. Le bon cardinal ne vécut pas longtems après; et la jeune dame prit soin, au moyen de Périzzino, d'informer son amant de l'événement,

et que tous les obstacles de sa part étaient maintenant levés. La suite de cela fut un nouveau voyage à Rome, où les nôces furent célébrées avec grande pompe. La dame n'amena avec elle, à sa suite, rien moins qu'une douzaine d'aventuriers bigots et indigens. Mon oncle qui aimait réellement sa femme, n'eut bientôt d'autre volonté que la sienne; et l'adroit Périzzino vit, sur-le-champ, qu'il ne pouvait conserver son influence dans la famille, qu'en faisant sa cour à celle qui en était maîtresse. Au lieu d'être découragé par le nombre de ses rivaux, il redoubla de diligence; il étudia son caractère, veilla sur ses regards, alla au-devant de ses désirs avec tant de succès, qu'il n'avait d'autre rival dans son estime, que mon oncle lui-même. Périzzi-

no avait vécu, jadis, dans la famille du cardinal, qui, mécontent de son air actif et rusé, l'avait, sans lui en donner de raisons, recommandé à mon oncle, pour chapelain, domestique, confesseur et secrétaire. Il ne lui avait jamais permis d'avoir aucun commerce avec sa nièce, peut-être, parce qu'il se doutait de ses principes, et de ses qualités. Véritablement, elles étaient grandes : aucun homme ne touchait du luth avec autant de délicatesse; aucun homme ne lisait avec plus de sensibilité, ou avec plus de jugement. Ses manières avaient un certain mêlange de confiance, de vivacité et de politesse, qui les rendaient très-agréables. Il paraissait toujours content et heureux; mais dans le fait, il était bien loin de l'être. Il était naturel-

lement ambitieux, et l'éducation l'avait rendu bigot, vindicatif, et d'un esprit étroit. Il aurait servi la cause de la religion, c'est-à-dire, celle de notre sainte mère l'Eglise de Rome, et du vicaire de Jésus-Christ, avant toute personne et toute chose, *excepté lui-même* ; il n'oubliait jamais l'intérêt de cette dernière, même dans ses momens de récréation, et ses occupations les plus frivoles. Combien de fois ai-je vu son œil épier la physionomie avec laquelle lady Marmaduke recevait un bouquet, dont les diverses parties avaient été arrangées avec le plus grand soin, tandis qu'il le présentait d'un air d'abandon et d'indifférence ! Mais je commence à devenir ennuyeux, et même à ce que je crains, peu indulgent. La triste scène qu'offre

un homme près d'expirer, à laquelle je suis maintenant accoutumé journellement, doit exciter des sentimens différens de ceux de la vengeance.

La dame n'était arrivée que depuis peu, lorsque Périzzino, observant qu'elle remarquait ma sœur et moi, comme nous jouions sur les dégrés du balcon, saisit l'occasion pour nous louer dans les termes plus vifs, et la félicita d'avoir des enfans qui promettaient autant pour ses nouveaux parens.

Ils peuvent être très-bien à leur place, avec leur gouvernante et leur instituteur, mais je les verrai peu, je n'aime pas les enfans.

Cette remarque fut suffisante. Périzzino, dès ce moment, relâcha son attention; ses leçons devinrent, de jour en jour, moins régulières et

moins fréquentes. Souvent j'ai erré dans le parc qui environne cette maison, sans autre soin que d'être à portée d'entendre l'appel de la gouvernante de ma sœur, à l'heure de notre dîner, car il nous était rarement permis de nous mettre à la table de sa seigneurie; souvent, j'ai sauté par-dessus les passages difficiles d'un auteur, tandis que mon précepteur était entièrement occupé à gommer des papillons sur un carton, ou à esquisser le modèle d'une manchette pour sa seigneurie. La jeunesse, cependant, a besoin d'être occupée, et heureusement, pour moi, j'avais pris du goût pour la lecture. M. O'Néal, le jardinier en chef, observa bientôt ce penchant de mon esprit, et saisit toutes les occasions de l'encourager. C'était un homme dont

les manières étaient engageantes ; il était un casuiste expert, et possédait fort bien la langue latine. Ses ancêtres avaient été en liaison avec notre famille, depuis des siècles, et son père avait éprouvé des malheurs, de sorte, que sir Réginald lui avait alloué une assez jolie pension, sans lui demander d'autres services, en retour que la surintendance de ses parcs et de ses bois, de ses maisons de plaisance et de ses jardins. Dans un de ces derniers, on avait arrangé un appartement pour lui, dans une chambre duquel il avait disposé une collection de livres choisis. Comme il n'y avait que peu de livres d'études, ma curiosité était bien satisfaite d'y avoir une libre entrée. J'avais un jour pris, par hasard, un traité de théologie, et

j'étais sérieusement occupé à le lire, quand M. O'Néale venant à entrer, notre conversation tomba sur les dogmes de la foi catholique. « Un jeune homme de dix-huit ans, observa-t-il, est à peine capable de juger par lui-même, en matière de religion; mais je loue votre amour pour la science, et pense que la religion est l'objet le plus digne de vos recherches. Entre nous, je commence, depuis quelque tems, à craindre que nous autres papistes, ne soyons pas dans le bon chemin, et ces cartons qui sont marqués, *semences*, contiennent ce qui, je crois, confirmera mes doutes. Ils sont remplis des ouvrages des plus célèbres théologiens polémiques. Je ne les ai pas encore parcourus; si vous le désirez, nous les lirons ensemble;

mais vous aurez, j'espère, la prudence de vous taire, et de ne pas attirer sur moi le ressentiment de sir Réginald, pour vous avoir détourné de ce qu'il croit être la véritable croyance ». Je remerciai le bon homme, et m'enfonçai dans ce travail, avec un zèle très-extraordinaire dans une personne de mon âge. Avant que nous eussions fini le premier des cartons, nous fûmes convaincus que les argumens des réformés étaient les mieux fondés; et ma conduite, peu de tems après, dans une occasion assez difficile, prouva que je savais agir conformément à ma façon de penser. Je n'ai pas besoin de vous détailler les particularités de la guerre de quarante-cinq, sous le règne du dernier roi, ni les tentatives que fit alors le prétendant, pour monter

sur les trônes de ces royaumes. Mon oncle entra profondément dans ses vues. La portion de ma tante, qui était restée dans une banque étrangère, toute modique qu'elle était pour la nièce d'un cardinal, fut employée à son usage; et un messager de confiance fut secrétement dépêché pour l'Ecosse, pour joindre l'aventurier. Ses intentions n'en restèrent pas là; comme c'était la cause du Ciel, il avait résolu que son neveu porterait une part active pour la soutenir. Dans ces vues, il ne me traita plus comme un pauvre garçon insignifiant, mais comme son ami et son compagnon. Ses opinions politiques et ses remarques sur la situation des affaires, furent faites devant moi, sans la moindre réserve. J'étais toujours présent dans ses fré-

quentes consultations avec Périzzino. Dans une de ces dernières, s'étant étendu sur les droits du prétendant, et sur le mérite de la religion catholique, qu'il décida être la seule voie du salut, il me demanda si je ne répandrais pas volontiers mon sang pour une telle cause ? Je ne fis pas de réponse. Alors, ignorant la cause de mon silence, il poursuivit : « vous êtes maintenant d'âge à entrer dans la profession des armes, et à vous montrer digne du nom que vous portez..... d'un nom célèbre dans toute l'Europe, par la bravoure de ceux qui l'ont porté. C'était mon intention de vous préparer en vous faisant étudier la tactique à l'Académie Royale de la.... Mais des difficultés imprévues ont toujours empêché votre admission. D'après l'état

présent des choses, je dois cependant me réjouir de ce délai inattendu, et regarder comme un bonheur, ce que j'ai considéré jusqu'ici comme un malheur; car, mon cher Antoine, qu'y a-t-il de plus glorieux que la cause dans laquelle vous allez vous embarquer maintenant? La main de la providence vous choisira comme un instrument pour rétablir sur le trône de ses ancêtres, l'élu du seigneur; elle emploiera votre moyen pour ramener ces royaumes à leur fidélité envers notre chef suprême et spirituel, et pour racheter tant de millions d'âmes de l'éternelle punition de la rébellion et de l'hérésie. Un de nos ancêtres revint couvert d'honneurs des plaines de la Palestine, mais quel était le mérite de Blois de Marmaduke, et de ses pieux

compagnons, en comparaison du vôtre ? » Tels étaient les discours éloquens de mon pauvre oncle, pour exciter en moi l'esprit de la bigoterie et de la persécution ! Quand il eut fini sa harangue, je saluai respectueusement et me retirai.

« Périzino était un observateur pénétrant; il vit que je sentais peu de satisfaction à être ainsi appelé à prendre part à ces glorieuses entreprises ; mais un regard de colère et de censure fut la seule marque qu'il me donna de son mécontement. Dans la soirée, la conversation fut renouvelée. Lady Marmaduke me présenta un riche ceinturon, orné de broderie faite par elle-même, et consacré par les bénédictions solennelles de Périzzino. Mon oncle m'informa que le jour suivant était fixé pour mon

départ ; je devais traverser dans un bateau pécheur de.... et à.... je devais joindre un nombre de cavaliers du même parti. Le souper, ce soir-là, fut plus splendide qu'à l'ordinaire, et on permit à ma sœur de s'asseoir avec nous. On porta une quantité de toasts politiques, et un trio rempli de zèle et d'énergie fut chanté par le prêtre, sa seigneurie et mon oncle; les paroles étaient en partie des psaumes, en partie des révélations.

« Que Dieu se lève et disperse ses ennemis ! que ceux qui le haïssent, fuient devant lui ! La terre et ses habitans appartiennent au Seigneur. Il en abat un, et en élève un autre. C'est au Seigneur qu'appartiennent la force et nos adorations. Il nous donnera la victoire dans les combats, car, Dieu, notre seigneur Tout-Puissant, règne ».

« Telle fut, mon cher Charles, l'antienne employée à cette occasion. Je la cite pour prouver avec quelle facilité les hommes prostituent les paroles de l'écriture, pour leurs propres desseins! Quand cette effervescence religieuse se fut un peu calmée, sir Reginald sortit l'épée et les éperons de son grand-père. Ceux-là, mon garçon, dit-il, en les plaçant dans mes mains, furent portés par quelqu'un qui fut l'ornement de sa profession. Il fut zélé catholique, sujet loyal et brave soldat. Le ciel soit loué, qu'en possédant le même nom, vous ayiez aussi les moyens d'acquérir de la renommée et l'immortalité. Allez, et rivalisez ses vertus! Allez, comme Saül dit à David, et que le Seigneur soit avec vous! En prononçant cette exhortation

passionnée, il me pressa contre son cœur, et m'étouffa presque par ses embrassemens. Jamais je ne sentis une affliction aussi profonde qu'à cet instant; j'aimais mon oncle, et plaignais l'erreur qui le faisait agir. Mais pouvais-je condescendre à ses désirs? Non! c'était impossible! Je fondis en larmes, je protestai que je ne soutiendrais jamais un usurpateur, ni une religion que je savais être erronnée, et rejetant l'épée, je me déclarai le plus malheureux de tous les hommes, car, mon ami le plus cher, mon bienfaiteur, allait devenir mon ennemi.

Il est impossible de dépeindre l'étonnement que ces paroles excitèrent; les lèvres de sir Réginald écumèrent de rage, et les sourcils de Périzzino se froncèrent, tandis

que lady Marmaduke s'emporta, leva ses yeux au Ciel, et une malédiction sur tous les hérétiques, sortit de sa bouche. Ma sœur était trop jeune pour bien comprendre le sujet sur lequel nous nous entretenions ; mais effrayée de mes expressions et de la manière dont elles furent reçues, elle jeta un cri perçant, et je volai aussitôt à son secours. Cela détourna un moment leur attention de dessus moi, et comme mon oncle et son chapelain étaient également échauffés par le vin et par le zèle religieux, le premier transport de leur ressentiment aurait pu m'être fatal. Comme je tâchais de consoler ma sœur épouvantée, sa seigneurie s'approcha, et la saisissant par le bras, lui donna un coup violent sur le dos, lui ordonnant de s'aller cou-

cher, et s'écriant, en la poussant hors de la chambre : « elle est aussi hérétique dans le cœur, de la vraie génération des vipères, je vous en réponds ! » J'oubliai mes propres chagrins, et m'enflammant d'indignation à cette barbarie, je repartis avec beaucoup de chaleur : « non, madame, son père était de la même branche que votre mari». Le pauvre homme sentit le reproche ; « Antoine, dit-il, en termes beaucoup plus doux que je ne l'espérais, je veux bien attribuer ce que nous venons d'entendre à l'obstination, à l'étourderie ou à l'amour-propre de la jeunesse, à de mauvaises notions adoptées à la hâte, ou à toute autre chose, plutôt qu'à une conviction intime que vous voulez considérer ces dogmes condamnables comme vrais. N'ai-je pas rai-

son? Parlez. N'est-ce pas ainsi ? » Je continuai à rester dans le silence. « Si, cependant, je me trompe, malheur à toi! les liens du sang et de la parenté sont, dès ce moment, mis de côté; tu ne dois rien attendre de moi que la vengeance. Je peux pardonner à mes propres ennemis, mais jamais à ceux de mon Dieu; jamais, jusqu'à ce que je soie devenu aussi vil, aussi indigne de sa miséricorde et de son pardon, que tu l'es toi-même, malheureux! ».

— « Ces sentimens, s'écria Périzzino, vous font honneur, sir Réginald; ils prouvent que vous n'êtes pas un hérétique, mais un zélé catholique; vous distinguez bien; les ennemis de Dieu ne doivent pas obtenir de pardon ».

Mon oncle me demanda ma ré-

ponse ; ses regards étaient dirigés sur mon visage, et sur l'épée ; mais, qui pourrait dépeindre leur sombre sévérité ! Je me sentis, cependant, aucune crainte, et observai, d'un ton ferme et résolu, que les paroles que j'avais employées, exprimaient ma véritable opinion du prétendant, et de la Religion qu'il voudrait sans doute introduire ; que cette opinion étant fondée sur de mûres réflexions, je ne voyais pas d'apparence qu'elle changeât jamais ; mais qu'il était sûrement beaucoup mieux d'avouer ses sentimens, et d'agir conformément à eux, que de les cacher ou de les prostituer à des vues mondaines.

— Ai-je donc, s'écria sir Réginald, en m'interrompant, ai-je donc la douleur d'entendre ces sentimens, si odieux à mon cœur,

d'une personne que j'ai élevée dans mon sein ? d'une personne qui porte mon nom, qui peut un jour hériter de mes possessions ? Par la Sainte Vierge, c'en est trop ! cela ne sera pas ! non, malheureux ! puisque tu as l'effronterie de me dire que tu as renoncé à ta religion, et de le dire sans rougir, entends, en revanche, ma détermination, si jamais je la change, *puisse le Dieu de mes pères me renoncer* ! Cette bourse, (il m'en avait mis une dans ma poche quand il me donna l'épée), contient tout ton héritage ; ton apostasie te fait perdre le reste. Cette maison n'est pas un abri pour les hérétiques ; que la vengeance de tous les saints me poursuive, si jamais je m'inquiète où je m'informe où tu iras te cacher !

Ces paroles furent prononcées avec une grande véhémence, et furent accompagnées de signes que je sortisse de la chambre. Je connaissais trop bien le caractère résolu de mon oncle pour désobéir. Je n'avais pas été longtems dans mon appartement, que réfléchissant sur les malheurs qui étaient si soudainement tombés sur moi, et qui me banniraient, peut-être pour toujours, du séjour de mes ancêtres, l'idée de me séparer de ma sœur, devint si pénible, que je me déterminai, s'il était possible, à la voir encore une fois, et comme ce ne pouvait être le matin, puisque j'étais résolu de quitter la maison au point du jour, j'allai immédiatement vers son appartement, dans l'espérance d'amener sa gouvernante, tout tard qu'il était à

avoir

avoir égard à ma demande. J'étais près d'y arriver lorsqu'une bouffée de vent éteignit ma chandelle. Je m'avançai doucement jusqu'à ce que je crusse entendre des voix près de moi, comme de personnes engagées dans une conversation sérieuse. J'écoutai, et jugez de mon étonnement, quand je trouvai que j'en étais le sujet ; et j'entendis, prononcer à voix basse que je reconnus pour celle de Périzzino : « votre seigneurie peut être sûre qu'il en sera ainsi. Il serait, en vérité, ridicule de souffrir que quelqu'un qui possède de tels secrets, eût le pouvoir de ruiner la grande cause en les divulguant. Ne suis-je pas sûr de l'absolution ? L'action n'est-elle pas méritoire ? Et quant à la sûreté personnelle, croyez m'en, nous ne serons en danger que tant

qu'il vivra. Les morts ne parlent pas ».

Ces paroles étaient prononcées d'une voix assez haute pour qu'on les entendît ; ce qui suivit fut prononcé trop bas pour qu'on pût le comprendre. Il ne pouvait y avoir de doute à qui elles se rapportaient, et dans le premier moment, j'eus l'idée de prévenir leurs desseins atroces, de me découvrir, et de leur donner à entendre que je les connaissais. Cependant, je ne fis rien ; mais, m'étant retiré sans bruit et avec quelque difficulté, je me jetai sur mon lit, déterminé à veiller jusqu'au matin, et de résister, si on voulait me faire quelque violence. Cependant, tout se passa tranquillement, et je commençai à supposer que ces menaces ne devaient être mises à exécution, qu'aussitôt

après que j'aurais quitté la maison, et avant que j'eusse passé à travers les bois et les domaines solitaires qui les entourent: je pensai donc qu'il serait mieux de presser sur-le-champ mon départ, que d'attendre jusqu'au matin, où les émissaires de mes persécuteurs pourraient m'observer, et me fermer le chemin. Je savais que M. O'Néale me conseillerait sur le plan de vie que je devais suivre, et m'informerait, de tems en tems, du sort de ma sœur. Je me levai donc, attachai mes draps au balcon de la croisée, et m'étant abandonné à la protection de Dieu, j'atteignis la terre par ce moyen, sans me faire aucun mal. Ayant appris à mon vieil ami autant qu'il en fallait de mon histoire, pour lui faire comprendre que j'avais offensé mon

oncle, de façon à ne laisser aucun espoir de réconciliation à la suite d'une dispute sur la religion; je le quittai; et avec un compagnon qu'il voulut que je prisse avec moi, jusqu'à ce que j'eusse atteint un port d'Angleterre, je commençai le premier voyage de ma vie. Ce compagnon, était l'honnête Pierre, dont vous faites mention dans une de vos lettres. Je le laissai à Liverpool, et m'acheminai aussitôt vers Londres, où, par la recommandation d'un vieil ami de mon père, je me procurai une place, en qualité d'humble compagnon d'un jeune homme qui devait partir pour faire un grand voyage. J'eus le bonheur de plaire à son père, sir Charles....., de gagner son affection et l'estime du D....., son précepteur. Au bout de six ans,

pendant lesquels j'avais vécu constamment avec lui, cet excellent jeune homme mourut à Naples; après quoi, je retournai en Angleterre, et rendis ma visite à son père. Je n'attendais du caractère reconnu de sir Charles, que d'être reçu avec politesse; mais je n'avais pas la moindre idée d'autre chose. Jugez donc de ma surprise, quand me levant pour prendre congé de lui, il me pria de considérer sa maison comme la mienne, jusqu'à ce que je pusse établir mon plan futur d'existence; ajoutant, « que s'il ne consultait que sa propre inclination à me servir, je n'aurais pas à me plaindre de lui. En même tems, monsieur, me dit-il, faites-moi le plaisir de recevoir un faible témoignage de ma considération; quant à rester ici

dans ma famille, je le laisse à votre volonté ». Le témoignage n'était rien moins qu'une traite sur son banquier, de mille livres sterlings! ce qui avait été donné si généreusement, aurait dû être employé avec discrétion; mais hélas! Charles, dans un court intervalle, je dépensai tout dans la compagnie de beaux esprits, de jeunes gens sans délicatesse, de musiciens et de bouffons; en conduisant un beau phaéton, en portant des toasts aux belles, et en paraissant aux bals les plus brillans, et aux concerts dans le plus bel ajustement. Mon goût était véritablement si exquis sur toutes ces choses, que mon opinion était toujours décisive, et si j'eusse eu le courage d'imiter nos grands avocats, en le donnant en échange pour quelque chose de plus solide que

des louanges, ma souveraineté aurait pu durer. Mais quel trône peut se soutenir sans revenus? Je fus bientôt dans le plus grand embarras. Je fis part de mon malheur à une célèbre actrice, dont j'avais toujours soutenu la réputation. Elle me jura qu'elle en était contente. « Maintenant, me dit-elle, voilà le tems d'invoquer la muse tragique, et non-seulement dans le ton et dans les gestes, mais jusque dans la démarche, pour t'élever jusqu'à rivaliser Garrick ! » Cette saillie, avec une tape sur l'épaule, fut tout ce que j'en reçus. Je m'adressai à d'autres qui s'étaient dits mes amis, sans plus de succès. Un d'eux me conseilla de prendre les ordres, et d'acheter une part dans les profits d'une chapelle, un autre me protesta que

je n'avais rien de mieux à faire que d'entrer dans le parlement, tandis que lady Betty Anclewry, la dernière à qui je fis part de mon embarras avait fermement l'opinion que je devais aussitôt retourner à Naples, chercher une cargaison de tableaux, me faisant entendre qu'on pourrait y acheter des copies à très-bas prix, pour les revendre ici comme des originaux. Au milieu de ses remarques, elle se leva pour me montrer un portrait de sa chate favorite, se lamentant jusqu'aux larmes, de ce que la pauvre bête était surchargée d'une quantité de petits insatiables qui voulaient sans cesse téter ! Cependant, que faire ? Elle ne pouvait les noyer, car elle avait vingt demandes pour chaque chat. Elle sortit alors un pa-

pier, et commençait à me lire les noms et les dates des demandeurs, lorsque plein d'indignation, je la laissai régler le mérite des prétentions, et m'en retournai à mon logement. Là, avec un profond mépris du monde, je renonçai à toute société, et me logeant à un étage élevé, j'essayai, par la vente de quelques écrits, et l'insertion de quelques articles dans un journal, à me fournir les nécessités de la vie. Avant que ces moyens me manquassent, sir Charles, malgré mes précautions, découvrit ma retraite. Je fus très-ému à la vue d'une personne de la générosité de laquelle j'avais si grossièrement abusé; mais au lieu de réprimander le prodigue, il embrassa tendrement le compagnon de son fils. «Je suis seulement fâché, monsieur,

dit-il, d'apprendre vos malheurs par un autre que par vous. Qu'ai-je fait pour mériter ce silence ? J'ai des richesses, je n'ai point d'enfant pour en hériter. Hélas ! j'eus un fils, et ce furent vos tendres attentions qui rendirent son existence supportable, pendant des années de maladie et de peine. Je ne puis, il est vrai, sans injustice envers ceux qui doivent hériter de moi, vous fournir les moyens de continuer votre genre de vie passé ; et vous ne le voudriez pas : mais si une retraite honnête dans un endroit éloigné du royaume, peut vous convenir, jusqu'à ce que nous ayions une occasion de vous rappeler à une vie active, d'une manière utile à vous-même et à votre pays, vous pouvez le dire ». L'aveu de mes torts et mes remercimens furent tels que

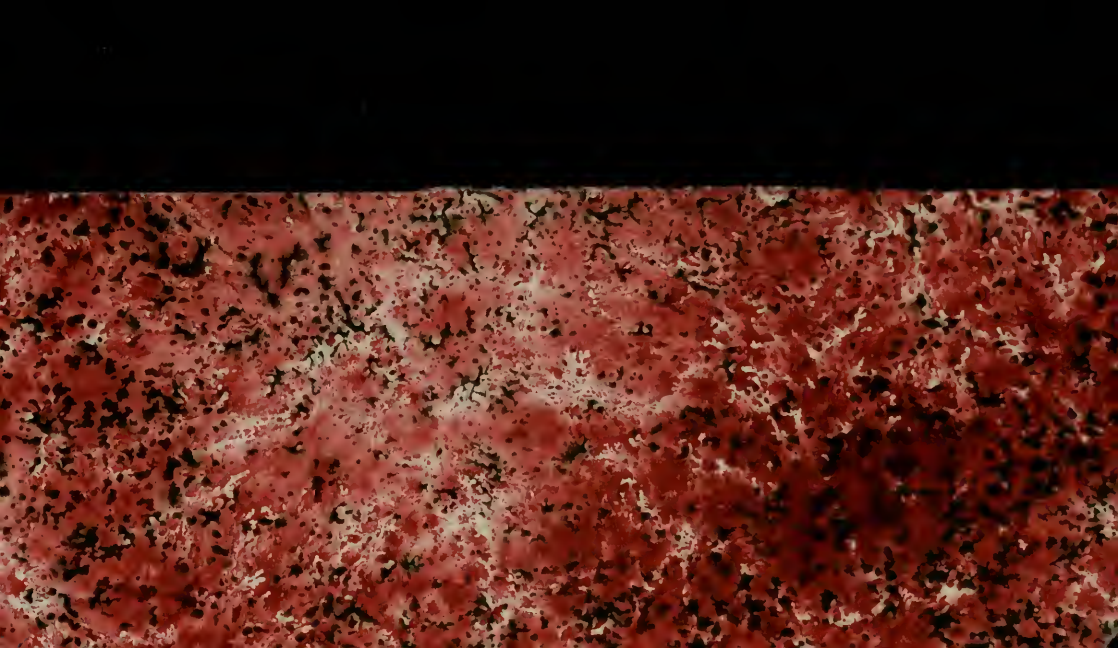
l'exigeait l'occasion, mais il ne voulut pas les entendre. J'avais alors atteint ma vingt-huitième année; il imputa avec bonté mon manque d'économie à ma jeunesse, et à ce goût pour la parure dont il avait été la cause première, en me plaçant dans une situation si propre à l'inspirer. Cette action, Charles, je dois l'avouer, était la bonté portée à son comble. Le Ciel en soit loué! je n'ai pas à rougir d'en avoir abusé une seconde fois. Je dis bientôt un éternel adieu à Londres, la source de mes folies, et me hâtai d'aller à la petite ferme que sir Charles m'avait donnée, et dans laquelle vous êtes né. La première nouvelle que je reçus, fût celle de la mort de mon bienfaiteur, dont la santé avait été dérangée d'une manière irréparable, par la perte

de son fils unique. S'il eût vécu, votre éducation, et votre attente, en entrant dans la vie, auraient été sans doute différens; mais je ne sais si aucun changement, au moins quant à la première, aurait été à désirer. Les découvertes de quelques mines de charbon rendirent le rapport de ma ferme plus que suffisant pour notre entretien; mais j'avais cessé depuis longtems d'espérer aucune augmentation à ma fortune de la part de mes parens; car, pouvait-on raisonnablement l'espérer, quand les lettres que j'adressai à mon oncle, l'une à votre naissance, l'autre à votre entrée au collége, furent renvoyées sans être décachetées? Le médecin qui possède tous les secrets de sir Réginald; le docteur Smith ne me donne nullement à espé-

rer une compensation des traitemens injurieux du baronnet, à sa mort. Le docteur est un digne homme, mais sa conduite est mystérieuse. Le terrible moment de sa dissolution est cependant proche, et alors, la certitude succédera aux conjectures. Aucun changement à son testament ne peut avoir lieu maintenant. Il n'eut pas d'enfans de lady Marmaduke, qui est morte depuis quelques années, ainsi que leur vieux favori, le prêtre Périzzino. Mon oncle n'a point ouvert la bouche depuis que je suis ici, et ce fut par le docteur Smith, et de son chef, que j'ai été introduit. Il y a des momens, en vérité, dans lesquels je le crois sensible; son œil semble me regarder avec tendresse; mais sa main

paralysée ne peut me donner aucun signe de réconciliation, ni sa langue me dire : » Je te pardonne ». Ah, Charles! l'inimitié de cet homme serait bien invétérée, si elle n'était pas guérie par un peu de méditation sur la place que j'occupe maintenant. Puissent de semblables scènes n'être jamais nécessaires pour adoucir votre cœur, ou pour vous enseigner combien il est à propos de s'accorder promptement avec son adversaire, quand vous vous rencontrez avec lui. Mais j'ai déjà trop augmenté le volume de mon paquet, et ne dois pas m'abandonner à ces observations, quoiqu'elles pussent engager très-fortement mon esprit. J'ai beaucoup à écrire sur ma malheureuse sœur, mais ce sera dans une autre occa-

sion ; en même tems, je vous laisse commenter sur ce que j'ai écrit, et suis, cher Charles, etc.

ANTOINE MARMADUKE.

Fin du second volume.